

RUTH

Une femme
d'amour

LA LIGNÉE DE LA GRÂCE
Tamar · Rahab · Ruth · Bath-Chéba · Marie

RUTH

Une femme
d'amour

FRANCINE RIVERS



BLF Europe · Rue de Maubeuge
59164 Marpent · France

Ruth, une femme d'amour

Édition originale publiée en langue anglaise sous le titre: *Unshaken*
© 2001 Francine Rivers

Édition en langue française:
© 2002 BLF Europe • Rue de Maubeuge • 59164 Marpent • France
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Traduction: Sabine Bastin
Imprimé dans l'Union européenne

Les citations bibliques sont tirées de *La Bible du Semeur*
© 2000 Société Biblique Internationale. Avec permission.

ISBN 978-2-910246-50-1
Dépot légal 4^e trimestre 2008

*À ma belle-mère, Edith Rivers,
que j'aime et que j'admire.*

Merci à Ron Beers pour avoir partagé sa vision avec moi.

Merci à Kathy Olson pour avoir peaufiné les manuscrits et pour sa connaissance précise des Écritures.

Merci à toute l'équipe de Tyndale, pour son soutien continu et son travail soutenu.

Un merci particulier à Scott Mendel. Les informations, les ressources et les connaissances historiques qu'il m'a transmises m'ont été très précieuses.

Merci à Peggy Lynch pour ces sessions de travail où elle a su stimuler ma propre réflexion. Son amour du Seigneur et de sa Parole est une bénédiction pour tous ceux qui la côtoient.

Et, comme toujours, merci à Jane Jordan Browne pour avoir été mon amie et mon soutien depuis le début.

Que le Seigneur vous bénisse tous !

Introduction

CHER LECTEUR,

Vous tenez entre les mains le troisième d'une série de cinq romans consacrés aux femmes issues de la généalogie de Jésus. Ces femmes vécurent en Orient en des temps anciens et pourtant, leur vie s'applique à la nôtre et aux problèmes complexes auxquels nous sommes confrontés dans notre société moderne. Elles se tinrent sur la brèche. Elles firent preuve de courage. Elles prirent des risques. Elles réussirent l'inattendu. Elles menèrent une existence audacieuse, commettant parfois des erreurs, de graves erreurs. Ces femmes n'étaient certes pas parfaites. Pourtant Dieu, dans son infinie miséricorde, les inscrivit dans son plan parfait visant la naissance du Christ, le Sauveur de l'humanité.

Nous vivons à une époque marquée par le désespoir et l'agitation. Des millions d'individus cherchent des réponses à leurs questions. Ces femmes nous indiquent la voie à suivre. Les leçons qu'elles nous enseignent sont tout aussi

pertinentes aujourd'hui qu'elles le furent jadis, il y a des milliers d'années.

Tamar est une femme d'**espoir**.

Rahab est une femme de **foi**.

Ruth est une femme d'**amour**.

Bath-Chéba est une femme qui reçut une **grâce illimitée**.

Marie est une femme d'**obéissance**.

Ces personnages historiques ont véritablement vécu. J'ai raconté leur histoire en m'appuyant sur les textes bibliques. Certains de leurs actes peuvent nous heurter, mais il nous faut replacer ces femmes dans le contexte de leur époque.

Ce livre est une œuvre de fiction historique. La trame de l'histoire nous est fournie par la Bible et j'ai commencé par rapporter les faits que nous livre le texte sacré. À partir de telles bases, j'ai créé une action, des dialogues, des motivations personnelles et, dans certains cas, des personnages supplémentaires tout à fait compatibles, selon moi, avec le texte biblique. Je me suis efforcée de demeurer fidèle en tout point au message biblique, n'ajoutant que ce qui s'avérait nécessaire à sa compréhension.

À l'issue de chaque roman, nous avons inclus une petite section d'étude. L'ultime autorité concernant les personnages bibliques est la Bible elle-même. Je vous encourage donc à la lire pour une meilleure compréhension. Et je prie qu'à la lecture de la Bible, vous preniez conscience de la continuité, de la cohérence et de la confirmation du plan de Dieu au fil des siècles, un plan qui vous inclut personnellement.

Francine Rivers

plantons le décor...

RUTH 1 : 1-4

À l'époque où les chefs (les juges) gouvernaient Israël, une famine survint dans le pays. Un homme de Bethléhem en Juda partit séjourner avec sa femme et ses deux fils dans la campagne du pays de Moab. Cet homme s'appelait Élimélek, sa femme Noémi et ses deux fils Mahlôn et Kilyôn. Ils faisaient partie des Éphratiens, de Bethléhem en Juda. Ils parvinrent en Moab, dans la campagne, et s'y établirent. Élimélek, le mari de Noémi, mourut là et elle resta seule avec ses deux fils. Ils épousèrent des femmes moabites, dont l'une s'appelait Orpa et l'autre Ruth...

chapitre un

L'ÂME et le cœur tourmentés, Ruth descendait les étroites rues bondées de Kir-Hareseth. Son tendre mari, Mahlôn, se mourait lentement d'une maladie qui l'accablait depuis des mois. Ruth luttait contre la douleur et la peur qui s'insinuaient en elle. Comment vivrait-elle sans Mahlôn ? Elle avait rêvé de porter les enfants de l'homme qu'elle aimait, avant de vieillir à ses côtés. Elle souffrait désormais de le voir souffrir. Elle pleurait les enfants qui ne perpétueraient jamais son nom.

La nouvelle lune marquait le moment de sa visite mensuelle chez ses parents. Elle prendrait le thé avec sa mère. Elles dégusteraient les mets délicats de la table paternelle et évoqueraient les derniers événements familiaux. Ruth redoutait cette rencontre. Elle ne pouvait détacher son esprit de ses problèmes et craignait d'entendre l'avis de sa mère sur ce qui en était la cause.

Pauvre Noémi! Comment sa belle-mère supporterait-elle un autre deuil? Quinze ans auparavant, elle avait perdu son mari, Élimélek. Son fils cadet, Kilyôn, était mort au printemps dernier. Noémi continuerait-elle à puiser sa paix dans sa foi au Dieu d'Israël ou s'écroulerait-elle finalement sous la douleur écrasante du décès de son dernier fils?

Oh, Seigneur Dieu d'Israël, entends notre cri!

Dès le moment où Noémi lui avait parlé du vrai Dieu, Ruth l'avait suivie dans sa foi parce qu'elle discernait chez sa belle-mère une paix profonde, une paix qui défiait les circonstances. Jamais Ruth n'avait observé pareille harmonie, surtout pas dans la maison de ses parents. Noémi et elle avaient souvent évoqué Yahvé, en particulier quand Ruth se posait des questions. La réponse se résumait toujours à lui faire confiance, lui obéir et accepter sa volonté, sachant que derrière tout événement se cachait un dessein particulier, même si l'entendement humain ne pouvait le percevoir à jour. Parfois, pourtant, la douleur lui semblait insupportable.

Et puis, Ruth avait peur.

Serait-elle inconsolable comme sa belle-sœur le fut au décès de Kilyôn l'année dernière? Orpa avait refusé toute nourriture, gémissant et se balançant d'un air absent. Ruth et Noémi avaient craint pour sa santé.

Oh, Seigneur, ne me laisse pas devenir un fardeau pour Noémi. Donne-moi au contraire la force de la soutenir.

Parvenue devant la maison de son père, elle prit une profonde inspiration, redressa les épaules et frappa à la porte. Une servante ouvrit et l'accueillit avec un large sourire.

– Ruth! Entrez, invita-t-elle joyeusement. Entrez!

Il était difficile de pénétrer dans la grande villa paternelle, meublée avec luxe, sans faire la comparaison avec

l'humble demeure de son mari. Partout son regard se posait sur des signes manifestes de richesse : urnes précieuses, tapis, rideaux de lin aux couleurs chatoyantes, tables basses incrustées d'ivoire. Elle avait grandi dans tout ce luxe et considéré la richesse de son père comme allant de soi. Puis elle avait rencontré, aimé et épousé un jeune marchand hébreu qui peinait à perpétuer l'affaire familiale et, parfois même, à mettre du pain sur la table.

Son père et sa mère se montraient très fiers de leurs biens mais, après quelques années au contact de Noémi, Ruth avait pris conscience de la pauvreté d'esprit de ses propres parents. Noémi possédait une richesse dans la vie qui ne dépendait absolument pas de l'endroit où elle vivait ni des biens matériels qui l'entouraient.

– Ah, ma merveilleuse fille.

Sa mère la serra dans ses bras. Elles échangèrent un baiser.

– Assieds-toi, ma chérie.

Elle frappa dans ses mains et transmit des ordres brefs à une jeune fille, avant de s'asseoir sur l'un des énormes coussins rebondis, aux motifs bleus et écarlates.

– Remarques-tu quelque chose de nouveau ?

Ruth jeta un coup d'œil autour d'elle. Y avait-il une nouvelle table, de nouvelles tapisseries ou un nouveau tapis ? Elle regarda à nouveau sa mère qui tripotait un collier en or.

– Comment le trouves-tu ? Il est magnifique, n'est-ce pas ? Un cadeau de ton père. Il vient d'Égypte.

– Il s'est toujours montré très généreux, dit Ruth, mais ses pensées revenaient à Mahlôn.

Il avait insisté pour qu'elle allât chez ses parents aujourd'hui, insisté pour qu'elle le quittât quelques heures. Sa mère était à ses côtés. Tout irait bien. « Vas-y. Vas-y et

amuse-toi». Mais comment aurait-elle pu? Elle ne pouvait songer qu'à Mahlôn et avait hâte de quitter cet endroit pour retourner auprès de lui, chez elle.

Une servante entra avec un plateau de fruits, du pain, deux coupes et une cruche de vin. Une seconde servante déposa sur la table un plat garni de grains et d'agneau frit. Ruth sentit son estomac se tordre au parfum tentant des mets délicieusement assaisonnés, mais elle fut incapable de tendre la main, même quand sa mère la pressa de se servir. Comment aurait-elle pu manger alors que Mahlôn était trop malade pour s'alimenter? Comment aurait-elle pu apprécier les mets délicats étalés sur la table alors que sa belle-mère n'avait rien d'autre chez elle que du pain, de l'huile d'olive et du vin aigre?

– Tu dois prendre des forces, Ruth, dit doucement sa mère. Tu es si maigre.

– Peut-être tout à l'heure, mère.

– J'ai rencontré la mère d'Orpa hier au marché et je lui ai parlé. A-t-on vraiment tout tenté?

Incapable de prononcer la moindre parole, Ruth acquiesça. Noémi affirmait qu'il y avait toujours de l'espoir et continuait à prier et à implorer Dieu. Ruth se joignait à elle dans la prière qui était devenue pour elles une façon de vivre.

– Oh, ma chérie. Je regrette tellement que tu doives traverser cette épreuve, dit sa mère en posant une main sur la sienne.

Elle garda le silence pendant quelques secondes.

– Que feras-tu lorsqu'il sera mort?

Le regard de Ruth s'emplit de larmes tant la question lui parut brutale.

– Je le pleurerai. Je consolerai Noémi. Mis à part cela, je l'ignore. Et je suis incapable d'y penser pour l'instant.

– Mais tu le dois.

– Mère... , protesta doucement Ruth, avant de laisser échapper un sanglot et de se couvrir le visage.

– Je ne t'ai pas demandé de venir ici pour aggraver encore ta peine, s'empressa d'ajouter sa mère. Je sais combien tu aimes Mahlôn. Si ton père ne tenait pas énormément à toi, il aurait insisté pour que tu épouses Kasim et une telle douleur t'aurait été épargnée. Ton père veut que tu saches que tu es la bienvenue ici. Et tu sais combien j'aimerais à nouveau t'avoir à mes côtés, même pour peu de temps. Rien ne t'oblige à rester avec Noémi si Mahlôn s'éteint. Reviens donc à la maison.

Ruth laissa tomber les mains sur ses genoux et fixa sa mère à travers ses larmes.

– Après tout ce que Noémi a traversé, comment pourrais-je la quitter? Il est de mon devoir de soutenir la famille de mon mari, mère. Tu le sais.

– Noémi serait la première à te dire de revenir chez nous. Penses-tu qu'elle voudra rester ici quand son dernier fils sera dans la tombe? Elle retournera dans son pays, auprès du peuple qui est le sien.

Ses paroles transpercèrent le cœur de Ruth. Sa mère s'exprimait comme si Mahlôn était déjà mort et Noémi quasiment oubliée.

– Je dois partir, mère, dit-elle en faisant mine de se lever. Sa mère la retint.

– Non, s'il te plaît, écoute-moi. Le mari de Noémi était disposé à adopter nos coutumes et devenir l'un d'entre nous, mais ta belle-mère s'est toujours tenue à l'écart. Elle

continue de s'habiller à la mode des Hébreux. Elle n'a jamais mis le pied dans l'un de nos temples ni offert le moindre sacrifice à aucun de nos dieux. C'est peut-être la raison pour laquelle elle souffre tant. Nos dieux sont furieux contre elle.

– Noémi adore son propre Dieu.

– Ah oui! Et à quoi lui sert-il? Pourquoi ne lui apporte-t-il que pauvreté et douleur?

Puis, embrassant la pièce d'un large mouvement du bras, elle ajouta: « Regarde autour de toi, ma fille. Vois comme les dieux de Moab nous bénissent. Vois tout ce que nous possédons pour justifier notre foi ».

– Mais tu n'es jamais satisfaite, mère.

– Si, je suis satisfaite! rétorqua-t-elle, le regard assombri.

– Alors pourquoi en veux-tu toujours plus? La richesse importe peu aux yeux de Noémi.

Sa mère lui lâcha furieusement la main.

– Pourquoi les biens matériels importeraient-ils aux yeux d'une femme qui ne possédera jamais rien?

– Tu ne comprends pas, mère.

– Je comprends que tu t'es détournée des dieux de ton propre peuple pour adorer le sien. Et quel avantage en as-tu retiré? Tu es punie. Reviens vers les dieux de ton peuple, Ruth. Quitte cette maison de malheur et reviens chez nous.

Revenir vers quoi? Son père et sa mère ne s'étaient jamais montrés satisfaits. Plus son père accumulait de richesses, plus il cherchait à en accumuler. Leur appétit était sans cesse aiguisé, au point d'en devenir insatiable. Dans quelques jours, sa mère se laisserait du collier en or qu'elle arborait fièrement aujourd'hui, et elle aspirerait à quelque chose de nouveau, quelque chose dont elle pourrait s'enorgueillir.

Noémi ne s'enorgueillissait de rien d'autre que du Dieu d'Israël. Et, quand elle allait vers lui en prière, elle trouvait la paix même au milieu du chaos.

Dieu, oh Dieu, aide-moi! Il y a tant de choses que je ne comprends pas. Je n'ai pas de réponse à donner à ma mère. Entends-tu la voix d'une pauvre Moabite effrayée? Je ne veux pas que ma foi meure si tu décides de m'enlever Mahlôn. Les paroles de ma mère transpercent mon cœur comme des flèches. Protège-moi.

Elle pleurait.

– Nous savons que tu dois demeurer auprès de Mahlôn jusqu'à la fin, Ruth. Et nous comprenons que tu voudras rester quelques semaines encore après ses funérailles pour consoler Noémi. Remplis ton devoir envers elle. Puis reviens à la maison, avec nous, ma chérie. Reviens chez toi, où la vie sera bien plus facile pour toi. Tout le monde comprendra. Noémi t'aime. Elle voudra le meilleur pour toi, tout comme nous. Tu n'as pas besoin de vivre dans la pauvreté. Tu es jeune et belle. Tu as toute la vie devant toi.

Mais Ruth ne pouvait imaginer sa vie sans l'homme qu'elle aimait ni la belle-mère qui lui avait ouvert son cœur. Quelques semaines suffiraient-elles à remplir ses obligations envers Noémi? Le devoir n'était d'ailleurs pas l'unique lien qui l'attachait à elle. Il y avait aussi l'amour; non seulement celui qu'elle portait à sa belle-mère, mais aussi l'amour qu'elle éprouvait pour le Dieu auquel elles croyaient toutes deux.

– Je ne peux pas la laisser, mère.

– Et que fais-tu de ta propre famille? Que fais-tu de ton père? Et de moi? Reviens à la maison, Ruth. De grâce, reviens vivre avec nous. Comment pourrais-je supporter

de te voir vivre dans des conditions aussi misérables alors que... ?

Ruth se sentait déchirée entre son amour pour ses parents et son amour pour Noémi et Orpa. Mahlôn allait mourir. Pourrait-elle tourner le dos à sa famille et s'en aller ? Pourrait-elle revenir à sa vie passée, se prosterner devant les statues des dieux de ses parents, des dieux en l'existence desquels elle ne croyait même plus ? Le lien qui l'unissait à Noémi était plus profond qu'une simple relation provenant de son mariage. Ruth avait progressivement adopté la foi de sa belle-mère en un Dieu invisible. Elle avait exposé ses nouvelles convictions à ses parents et avait dû supporter leurs railleries et leur effarement. « Comment peux-tu croire une telle ineptie ? Un dieu invisible ? » Ruth aimait profondément son père et sa mère, mais elle ne tournerait pas le dos à Noémi ni à la vérité découverte à travers elle.

– Mahlôn, Noémi et Orpa sont ma famille, mère, tout comme père est devenu la tienne quand tu l'as épousé.

Voyant les larmes inonder le visage de sa mère, Ruth la serra contre elle.

– Tu sais que je t'aime, mère. Je t'aimerai toujours, mais je dois faire ce qui est juste.

– Ce n'est *pas* juste ! Tu gâches ta vie !

Ruth vit que sa mère refusait obstinément de comprendre. Les choses ne seraient jamais plus pareilles qu'à l'époque où elle était enfant dans la maison de son père. Désormais elle était une femme, avec un mari et une belle-mère, et des responsabilités à leur égard. Sa vie ne lui appartenait plus. Et même dans le cas contraire, sa décision n'aurait pas été différente.

Oh Seigneur, donne-moi la force. Je me sens comme une jarre brisée répandant toute son huile.

Elle devait dire la vérité à sa mère. Il n'aurait pas été correct de la laisser nourrir de faux espoirs.

– Je ne quitterai pas Noémi, mère. Tu as père. Tu as mes frères, leurs épouses et leurs enfants, et mes sœurs avec leur famille. Si Mahlôn meurt, qui restera-t-il à Noémi ?

– Elle aura Orpa, répondit sa mère avec entêtement. Qu'Orpa reste avec elle !

Orpa ne croyait pas au Dieu d'Israël. Elle adorait encore les idoles et brûlait de l'encens à Ashtoreth.

– Orpa est une belle-fille douce et aimante, mais elle ne partage pas la foi de Noémi.

Le regard de sa mère brûlait de colère contenue.

– Comment peux-tu persister à croire en son dieu invisible après tout ce qui s'est passé ? Il est injuste que tu te sacrifies pour cette famille maudite ! Si Noémi décide de partir, laisse-la faire !

Ruth refusa de se laisser entraîner par sa mère dans une énième dispute sur le dieu qui possédait les plus grands temples et les cultes les plus évolués et les plus divertissants. Elle s'écarta et se redressa.

– Mahlôn a besoin de moi, je dois partir.

Sa mère se leva aussi, pleurant à nouveau en l'accompagnant jusqu'à la porte.

– De grâce, réfléchis à ce que tu t'apprêtes à faire, Ruth. Je t'en supplie ! Ne gâche pas ta vie !

Les émotions se bousculaient en Ruth. L'amour... le chagrin... l'impatience... la confusion. Elle se retourna pour embrasser rapidement sa mère.

– Je t’aime, dit-elle la gorge nouée. Dis à père que je l’aime aussi.

Puis elle desserra son étreinte, se détourna et se hâta de franchir le seuil.

Elle pressa le pas dans les rues étroites de la ville et couvrit son visage de son châle pour que les passants ne voient pas son angoisse.



Il est bien connu que le chagrin s’intensifie au coucher du soleil et que les souvenirs remontent à la surface quand la lune et les étoiles se lèvent. Les rues de Kir-Hareseth étaient désertes. Tous les habitants étaient rentrés chez eux et dormaient à poings fermés, mais Noémi, assise à l’extrémité de sa paillasse, adossée au mur de pierre froid de sa petite maison, était en proie au tumulte de ses pensées. Elle se sentait seule, même si ses deux précieuses belles-filles dormaient tout près de là. Elles étaient épuisées par le chagrin. Chacune avait perdu un mari, Orpa d’abord, Ruth ensuite, mais, maigre consolation, elles ne connaîtraient jamais la torture plus insupportable encore de voir mourir un enfant, puisqu’elles n’en avaient pas.

Mes fils sont morts ! Mes fils, oh, mes fils... Noémi aurait voulu hurler sa peine, mais elle la contient pour ne pas éveiller les deux jeunes femmes.

Il faisait sombre, si sombre que la nuit l’enveloppait comme un manteau, entraînant dans son sillage la peur et le doute. Elle tenta de prier, mais les mots chuchotés semblèrent ricocher contre le plafond et retomber sur elle, inertes et inutiles. Elle se mit à douter. Dieu avait-il jamais

entendu ses prières? Le Seigneur avait-il jamais écouté ses appels?

Semblable à un nuage de sauterelles, le silence bourdonnait dans sa tête, prêt à dévorer sa foi. Elle pressa les mains contre ses oreilles et serra les dents. Pourquoi les nuits prenaient-elles cette tournure? Parfois l'obscurité semblait figée au point qu'elle entendait son sang courir dans ses veines. Son galop, telle une pluie déferlante, forçait les portes de son esprit et l'inondait de souvenirs qu'elle aurait pourtant voulu oublier.

Dans la chambre résonna la voix de son défunt mari : « Nous irons en Moab que tu le veuilles ou non, Noémi ! Il n'y a pas de famine là-bas ».

– Mais, Élimélek, nous ne devons pas quitter Bethléhem ! C'est notre foyer.

– Notre foyer tombe en ruines !

– Si nous faisons confiance et obéissons à Dieu, il pourvoira.

– Es-tu donc aveugle ? Regarde autour de toi, femme. Dieu nous a abandonnés !

– Parce que toi et d'autres, vous vous prosternez devant les baals !

– Je me prosterne devant Baal parce qu'il est le seigneur de cette terre !

– Moïse a pourtant dit à nos pères que le Seigneur est Dieu et qu'il n'y a pas d'autre dieu que lui !

– Et qu'a-t-il fait pour nous ces derniers temps ? rétorqua Élimélek. Depuis combien de temps la pluie n'a-t-elle plus arrosé nos terres ? Quand pour la dernière fois nos champs ont-ils produit davantage que ce dont nous avons besoin pour nous remplir l'estomac ?

– Tu le dis toi-même, mon époux. Le Seigneur nous a donné ce dont nous avons besoin pour survivre.

– Je suis fatigué d’entendre ce refrain! *Je* suis responsable de vous, Noémi. *Je* me casse le dos sur cette terre rocailleuse et *je* regarde mes plantations mourir! Ne me dis pas que Dieu prend soin de nous! Regarde mes mains! Regarde ces callosités et ose encore prétendre que c’est Dieu qui prend soin de toi et de nos fils. Dieu se tient à distance et regarde avec indifférence tout ce que je touche se transformer en poussière. Il nous a abandonnés! Bah, tu n’es qu’une femme après tout! Que peux-tu donc comprendre à toutes ces choses? Je ferai ce que je crois être juste.

Le jour même, Élimélek avait hypothéqué la terre héritée de son père. Il était rentré à la maison, puis il avait chargé tous leurs biens sur deux ânes et emmené Noémi et leurs deux fils, Mahlôn et Kilyôn, loin de Bethléhem. Elle avait à peine eu le temps de dire au revoir à ses amies et aux quelques parents qui leur restaient. Élimélek était tellement convaincu de prendre la bonne décision! Quel est l’homme qui accepterait d’entendre les reproches constants d’une épouse acariâtre? Alors elle fit ce qu’elle crut devoir faire: elle fit taire ses doutes et pria.

Elle priait le matin dès le réveil. Elle priait au fil des journées en travaillant. Et elle priait en se couchant le soir sur sa paille. Elle priait, priait et priait encore, en regardant sa vie se transformer en cendres.

Élimélek trouva du travail à Kir-Hareseth, dans les plaines de Moab. Il se coupa les cheveux, se rasa la barbe et adopta les vêtements des Moabites pour se faciliter la vie. D’autres Israélites séjournèrent en Moab et vivaient à Kir-Hareseth. Eux aussi avaient vainement attendu la fin de la

famine en terre promise et, eux aussi, avaient promptement adopté le mode de vie autochtone, oubliant la loi de Moïse et les promesses de Dieu.

Élimélek mourut l'été suivant.

– J'ai seulement besoin de me reposer.

Il était rentré à la maison en se plaignant d'une douleur lancinante dans la poitrine.

– J'irai mieux demain matin, avait-il dit en s'asseyant à l'endroit exact où Noémi se trouvait aujourd'hui, et se massant le bras en grimaçant.

– Noémi... ?

Sa voix étrangement saccadée attira Noémi qui s'agenouilla devant lui.

– Oui, mon amour ?

Elle avait posé sa main sur la sienne, soucieuse de le rassurer.

– Noémi..., avait-il répété, le front envahi de sueur et le visage marqué par la terreur. J'ai seulement fait ce que je pensais être juste.

Ses lèvres avaient bleui. Elle avait cherché à le rassurer. Elle l'avait serré dans ses bras pour tenter de l'apaiser, mais rien n'avait pu calmer son tourment.

Aujourd'hui encore, après quinze années, le chagrin la submergeait à nouveau, ravivé par la mort prématurée de Mahlôn, tout comme une année auparavant à la disparition de Kilyôn. Il lui était impossible d'échapper à cette douleur, impossible de s'en cacher, impossible de l'enfoncer au plus profond d'elle-même. Elle se souvenait de chaque détail avec précision, en particulier de ses prières demeurées sans réponse. Elle avait prié si ardemment, demandant à Dieu qu'il ne lui enlevât pas son mari, qu'il prît pitié de lui, et

prié encore en regardant la vie quitter les yeux d'Élimélek. Puis elle avait prié pour obtenir miséricorde et avait vu la mort s'emparer de lui.

Ses fils avaient enterré leur père parmi les Moabites. Au début, elle pouvait à peine croire au départ d'Élimélek. Elle ne cessait d'espérer qu'elle s'éveillerait de ce cauchemar et qu'il serait là, se plaignant comme à l'accoutumée. Elle avait enfin compris qu'elle ne le reverrait plus jamais, et avait éprouvé à son égard une immense colère. Mais ce sentiment aussi s'était apaisé, bien trop affairée qu'elle était à aider ses fils assurer leur subsistance.

Élimélek était mort depuis quinze ans, mais le chagrin la saisissait encore à l'improviste. Oh, il n'était plus aussi pénible qu'au début, mais il ne s'était jamais apaisé complètement. Elle avait d'abord pensé que la douleur du veuvage était la plus grande, mais c'était avant de perdre ses fils. Elle se noyait à présent dans un océan de douleur.

Elle ne parvenait même plus à prier. Elle avait pourtant toujours conservé une lueur d'espoir et senti confusément la présence de Dieu, mais il lui paraissait désormais complètement hors de portée ; sa miséricorde n'était pas pour elle. Toutes ses prières s'étaient vues dispersées par un vent violent. Toutes, sans la moindre exception. Peut-être qu'Élimélek avait eu raison après tout. Dieu se tenait loin d'elle, spectateur indifférent de sa souffrance.

Où es-tu Seigneur ? Comment puis-je te trouver ?

Elle cherchait pourtant à se défendre contre sa propre sévérité à son égard. N'avait-elle pas supplié son mari de rester à Bethléhem ? Ne l'avait-elle pas imploré de faire confiance à Dieu ? N'avait-elle pas prié qu'il change d'avis, et qu'ils puissent rentrer chez eux ? N'avait-elle pas voulu

retourner à Bethléhem après sa mort? Quand Dieu avait pris Élimélek, n'avait-elle pas désespérément tenté de convaincre ses fils qu'ils devaient rentrer dans le pays que Dieu leur avait promis? Mais Mahlôn et Kilyôn étaient alors en âge de prendre leurs propres décisions.

– *Qu'y a-t-il pour nous là-bas, mère? Notre foyer est ici.*

Leur cœur s'était détourné de Dieu et de la terre promise des années auparavant. Leur foyer à Bethléhem n'était rien de plus à leurs yeux qu'un mauvais souvenir, un lieu de dur labeur et de souffrances. Leur père n'en avait jamais rien dit de bien. Pourquoi ses fils voudraient-ils y retourner? Ils ignoraient pratiquement tout des coutumes et des lois des Hébreux, car Élimélek avait négligé tous ses devoirs. Il n'avait jamais enseigné à ses fils l'histoire des Israélites, la loi de Moïse, la voie de la justice. Ses fils avaient regardé vivre leur père et avaient suivi ses traces. À sa mort, ils écoutèrent les anciens de Kir-Hareseth. Ils écoutèrent les prêtres de Chemosh. Ils suivirent leurs propres désirs et leurs propres convictions, et agirent à leur guise, allant même jusqu'à prendre des épouses moabites. Oh, le chagrin que lui avaient causé ses fils!

Rien de ce qu'elle avait pu dire n'avait eu le moindre impact. Ils aimaient leur mère, certes, mais elle n'était qu'une femme, après tout. Que pouvait-elle bien savoir? disaient-ils. Ils avaient retenu la leçon de leur père.

Noémi regarda ses belles-filles, endormies non loin d'elle. Comme il était étrange qu'elles fussent à présent ses seules consolations, ces jeunes femmes au sujet desquelles elle avait tant pleuré quand elle en avait entendu parler pour la première fois. Des épouses étrangères! La honte d'Israël! Le désespoir s'était emparé d'elle. Elle avait pourtant réussi à

afficher un sourire quand Mahlôn avait ramené Ruth à la maison. Elle avait fait le même effort quand Kilyôn lui avait présenté Orpa. Avait-elle le choix ? Elle ne pouvait pas se résoudre à risquer de perdre l'amour de ses fils. Et elle avait espéré exercer un peu d'influence sur leurs jeunes épouses.

Désormais elles étaient veuves, tout comme elle, et aussi chères à son cœur que si elles étaient sorties de ses propres entrailles. *Rien ne rapproche davantage les êtres que la souffrance partagée.* Elle se souvenait qu'au début, elle les avait acceptées et s'était efforcée de bâtir une relation avec chacune d'entre elles afin de maintenir la paix dans sa maison. Secrètement, elle avait prié Dieu pour qu'il touche le cœur de Ruth et d'Orpa. Si elle parvenait à leur enseigner les voies du Seigneur, l'espoir subsisterait pour la génération future, mais son ultime espoir venait de s'éteindre avec la mort de ses fils.

Une fièvre soudaine avait emporté Kilyôn au printemps dernier. Puis Mahlôn avait succombé à une lente agonie. Kilyôn était mort en quelques jours, sans trop souffrir, mais le pauvre Mahlôn n'avait pas eu cette chance ; ses souffrances s'étaient prolongées si longtemps. Impuissante, elle avait regardé la maladie dévorer peu à peu son fils aîné, le premier-né d'Élimélek. Elle avait prié à d'innombrables reprises pour que Dieu apaisât ses souffrances, pour qu'il lui fit porter à elle, tous les péchés de son époux et de ses fils, mais les jours s'étaient succédé, interminables. Et la pauvre Ruth, si fidèle et si aimante. Combien de nuits la jeune femme n'avait-elle pas passées au chevet de Mahlôn, cherchant à soulager sa douleur et finissant par pleurer sur sa propre impuissance ? Parfois Noémi aurait voulu s'échapper de la ville et courir dans les champs pour hurler sa douleur,

s'arracher les cheveux et se jeter de la poussière sur la tête. Elle avait pleuré quand Mahlôn avait levé les yeux vers elle, les yeux d'un animal blessé à mort, hanté par une terreur sans nom.

Son propre chagrin l'avait presque consumée pendant ces longs mois si terribles et elle avait souvent décrit à Mahlôn la miséricorde de Dieu. *Miséricorde!* s'était-elle écriée en son cœur. *Miséricorde! Seigneur Dieu, miséricorde!* Tandis que Ruth prenait soin des besoins physiques de son mari, Noémi restait à ses côtés et lui parlait des signes et des prodiges opérés par Dieu en Égypte et dans le désert, puis dans le pays de Canaan. Il l'écoutait docilement, mais pour autant était-il prêt à se repentir et à rechercher le Seigneur? Elle raconta à Mahlôn comment Dieu avait délivré les Israélites du pays d'Égypte, non pas en vertu de leurs mérites, mais parce qu'il les avait choisis pour être son peuple. Elle évoqua Moïse et la Loi, et comment certains s'étaient entêtés, comme Élimélek, et s'étaient rebellés contre Dieu. Elle lui parla des bénédictions et des malédictions. Et elle lui décrivit les promesses. Quand il dormait, elle courbait la tête et priait. *Oh, Seigneur, Seigneur...* Elle ne pouvait trouver les mots. *Oh, Seigneur, sonde mon cœur...* Elle priait, priait et priait encore.

Mais Mahlôn était mort.

Ruth était assise à ses côtés et lui tenait la main quand il s'éteignit. Elle poussa un long cri d'angoisse quand il cessa de respirer, puis se lamenta et se couvrit la tête.

Vingt-deux jours s'étaient-ils déjà écoulés depuis lors?

Orpa avait tenté de les consoler, Ruth et elle, en disant que Mahlôn était en paix désormais, que ses souffrances étaient terminées. Noémi aurait voulu la croire, mais les

mots semblaient creux, sans fondement. Que savait Orpa du Dieu d'Israël?

Le chagrin de Noémi était à ce point intense qu'il la paralysait. Elle attendait que le soleil se lève pour s'asseoir dans ce coin humide et poussiéreux, et écouter les va-et-vient des passants devant sa porte. Comment la vie osait-elle poursuivre son cours alors que ses fils étaient morts! Elle était indignée par le rire de ses voisins. Elle était remplie d'amertume par le tumulte incessant de la ville. Ses bien-aimés importaient-ils si peu? Ne valaient-ils pas mieux que de vulgaires grains de sable dispersés par le vent dans l'indifférence générale? Seules Orpa et Ruth partageaient sa douleur.

À chaque jour qui passait, Noémi détestait un peu plus Moab et Kir-Hareseth. Elle détestait tous ces étrangers. Et elle se détestait de les détester. Ce n'était pas de leur faute, après tout, si Élimélek, Kilyôn et Mahlôn avaient adopté des voies qui déplaisaient à Dieu. *Les hommes décident de leur propre chemin, mais c'est Dieu qui juge, c'est Dieu qui prévaut.*

Le soleil se levait et Noémi aurait voulu fermer les yeux et mourir. Elle était pourtant vivante et consciente de ce qui se passait autour d'elle. Elle percevait les sanglots étouffés d'Orpa et de Ruth, soucieuses qu'elles étaient de ne pas la déranger. Elle mangeait quand ses belles-filles l'en suppliaient et se couchait quand elles insistaient, mais elle se sentait perdue, furieuse, désespérée et effrayée.

Elle se replongeait dans ses souvenirs, songeant à nouveau aux premières années de son mariage avec Élimélek. Oh, comme ils avaient ri ensemble et rêvé d'un bel avenir fondé sur le dur labeur et la fidélité à la terre. *Ma joyeuse*

Noémi, l'appelait Élimélek. Elle se souvint de sa joie en découvrant qu'elle était enceinte, de son impatience et des réjouissances qui suivirent la naissance d'un premier fils, puis d'un second. Elle les avait nourris de son sein jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de marcher. Elle s'était réjouie de leur exubérance enfantine, elle avait ri de leurs cabrioles et s'était délectée de leur présence. La vie était belle et bonne à cette époque. Elle sentait la présence de Dieu dans la moindre de ses bénédictions.

Que me reste-t-il à présent? Rien! Plus jamais je ne connaîtrai la joie.

Certes, la situation s'était dégradée à Bethléhem, mais tout n'avait fait qu'empirer après leur départ. Elle avait vainement tenté de convaincre Élimélek. Elle avait voulu élever leurs fils dans les voies de Dieu, mais Élimélek jugeait les lois de Moïse trop rigides, trop intolérantes. « Nos traditions n'ont pas le monopole, Noémi. Regarde autour de toi et vois combien les Moabites prospèrent. Les habitants de Bethléhem continuent, eux, de gratter la terre pour survivre ». Au fond de son cœur, elle savait qu'Élimélek rejetait Dieu, mais elle ne parvint jamais à trouver les mots pour le persuader de faire demi-tour.

Est-ce la raison pour laquelle je suis punie? Aurais-je dû me montrer plus déterminée face à Élimélek? Aurais-je dû demander l'aide des anciens au lieu d'avoir honte d'admettre ce qui se passait dans ma maison? Aurais-je dû m'adresser à ses frères? J'aurais dû trouver quelqu'un qu'il respectait et qui aurait pu le dissuader de quitter le pays que Dieu nous avait donné! Peut-être que si j'avais refusé de quitter Bethléhem, tout aurait été différent. Peut-être que si nous étions restés, mon mari et mes fils seraient encore en vie aujourd'hui.

Comme elle se tourmentait de savoir si elle aurait pu agir différemment, s'inquiétant d'avoir trahi ceux qu'elle chérissait tant.

Oh pourquoi n'ai-je pas enseigné à Kilyôn et à Mahlôn l'importance de la Loi? J'aurais dû être une meilleure mère. J'aurais dû les obliger à s'asseoir et à m'écouter. J'aurais dû moins me soucier de perdre leur amour et m'inquiéter avant tout de leur âme. Aujourd'hui, je les ai perdus à jamais. J'ai perdu mes fils... oh mes fils, mes fils...

Elle ne parlait pas à voix haute, mais elle s'infligeait ses propres récriminations jour après jour et nuit après nuit.

Ô Dieu, pardonne-moi. J'étais faible. J'étais insensée. J'ai choisi la voie facile et suivi Élimélek parce que je voulais la paix dans notre famille. Je ne voulais pas devenir une épouse querelleuse. Je voulais le soutenir dans ses efforts. Je voulais être son aide. Mais tu nous avais prévenus des malédictions qui s'abattraient sur nous en cas d'infidélité. Je voulais être fidèle. J'ai essayé d'être fidèle. Chaque jour, j'étais déchirée, mon mari d'un côté et toi de l'autre. J'ignorais quoi faire à part prier en silence, espérer secrètement, suivre Élimélek et puis mes fils. J'espérais et je priais chaque jour qu'ils retrouvent leur bon sens et reviennent dans le pays que tu nous avais donné. Oh Seigneur, j'ai prié et prié pendant toutes ces années et pas une seule de mes prières n'a été entendue. Mon mari est mort. Mes fils sont morts! Tu m'as complètement dépouillée! Tu m'as rejetée! Qui me reste-t-il à part toi? À qui puis-je m'accrocher à part toi, désormais?

Elle se balançait d'avant en arrière en gémissant.

Ruth se leva et la prit dans ses bras.

– Mère, je vais prendre soin de toi.

La tendresse de la jeune femme brisa le cœur de Noémi. Elle pleura sur l'épaule de sa belle-fille, se laissant étreindre et bercer comme un bébé. Mais elle n'était pas consolée, car d'autres pensées se ruaient dans son esprit torturé, rendant ses pleurs encore plus déchirants.

Il n'y aurait pas d'enfant pour perpétuer le nom de ses fils. Ce serait comme s'ils n'avaient jamais vécu. *Leur nom s'évanouira dans la poussière avec eux. Pas d'enfant... il n'y aura pas d'enfant...*



Soixante-dix jours s'écoulèrent avant que Noémi franchisse le seuil de sa petite maison. L'éclat du soleil lui brûla les yeux. Elle était affaiblie par le chagrin. Elle avait versé suffisamment de larmes pour remplir une citerne entière. Il était temps d'arrêter. Les pleurs ne ramèneraient pas les morts à la vie. Elle devait songer aux vivants ; Ruth et Orpa étaient jeunes, trop jeunes pour passer le reste de leurs jours à pleurer la disparition de Mahlôn et Kilyôn ou à prendre soin d'une vieille femme qui n'avait plus rien à attendre de la vie.

Elle s'assit sur un tabouret devant sa porte et son regard fut attiré par des enfants qui dévalaient la ruelle à toute allure. Leurs éclats de rire se répercutaient contre les pierres alors qu'ils disparaissaient en contrebas. Les enfants, c'est la vie, mais les siens n'étaient plus. Toutefois il subsistait un espoir pour ses belles-filles, si Noémi trouvait le courage d'entreprendre ce qu'elle devait faire.

Si elle demeurait à Kir-Hareseth, Ruth et Orpa resteraient auprès d'elle. Elles consacraient toute leur jeunesse

à soigner la mère de leurs défunts maris. Comment pouvait-elle laisser ces deux adorables jeunes femmes gâcher leur vie pour elle? Elle les aimait trop pour supporter de les voir mendier une poignée de blé à des étrangers ou vivre de la charité d'amis et de parents. Par contre, si elle quittait Kir-Hareseth et Moab, ses belles-filles pourraient retourner auprès des leurs, qui les accueilleraient à bras ouverts. Noémi ne doutait aucunement que leurs pères leur trouveraient un mari rapidement, car elles étaient jeunes et belles. Ruth et Orpa connaîtraient alors la joie d'avoir des enfants. Noémi l'espérait pour elles plus que tout au monde.

Quant à elle, elle désirait rentrer chez elle à Bethléhem. Elle ignorait s'il lui restait encore des parents ou des amis là-bas, mais elle avait entendu dire que la famine était éradiquée. Peut-être que les raids des Madianites avaient cessé également. Après tout, peu importait. Elle aspirait à rentrer chez elle et elle était prête à accepter n'importe quoi à son arrivée à Bethléhem. Si elle devait se réduire à mendier pendant le reste de sa vie, il en serait ainsi. Au moins, elle sentirait à nouveau la terre promise sous ses pieds. Au moins, elle serait là où d'autres adorent le même Dieu qu'elle.

Oh Seigneur, permets qu'il en soit ainsi. Ramène-moi saine et sauve chez moi avant que je meure. Oh, Dieu, aie pitié de moi, car je suis seule et dans une profonde détresse. Mes problèmes vont de mal en pis et je désire faire ce qui est juste devant ta face. Aide-moi!

Ses voisins la saluaient. Elle souriait et hochait la tête tandis que les pensées se bousculaient dans sa tête. *Pourquoi est-ce que je reste assise ici? J'attends peut-être que Dieu s'adresse à moi de manière audible, comme il l'a fait avec Moïse? Qui suis-je pour que Dieu me parle ainsi? J'attends peut-être qu'il*

écrive un message sur le mur d'en face pour me dire ce que je dois faire? Je sais déjà ce que je dois faire! Je vais me repentir et retourner dans mon pays.

Noémi posa les mains sur ses genoux et se leva avec effort. Abaisant son châle sur ses épaules, elle rentra dans la petite maison. Ruth était agenouillée, occupée à pétrir de la pâte à pain, pour la déposer ensuite sur le feu, tandis qu'Orpa reprisait un vêtement. Les deux jeunes femmes levèrent les yeux vers elle et lui sourirent. Noémi marqua une pause et les dévisagea à tour de rôle, tentant de trouver les mots pour leur exposer sa décision. En vain. Alors elle se détourna et se mit à rassembler quelques affaires.

Ruth se leva.

– Que fais-tu, mère?

– Je fais mes bagages.

– Tes bagages? dit Orpa. Mais où vas-tu?

– Je rentre chez moi.



Noémi savait que Ruth et Orpa insisteraient pour l'accompagner jusqu'à Bethléhem. Impétueuse jeunesse. Elle ne chercha pas à les en dissuader; elle savait qu'elles comprendraient rapidement l'impossibilité pour elles de quitter Moab et leur famille. Elles décideraient certainement de rentrer chez elles lorsqu'elles atteindraient la rivière Arnon. Il serait bien plus aisé de les persuader de rentrer, une fois la frontière atteinte que maintenant. Noémi jouirait ainsi de leur compagnie un peu de temps encore, puis les renverrait chez elles. Elle refusait de penser qu'elle ne les verrait plus après les avoir quittées. Elle ne les oublierait jamais et

prierait pour elles tous les jours de sa vie jusqu'à son dernier souffle.

Pendant les préparatifs, Noémi se demanda si elles atteindraient jamais le bas de la colline avec tout ce qu'Orpa avait décidé d'emporter. Pauvre fille. Elle ne pouvait supporter de laisser quoi que ce soit derrière elle. Elle croulait sous le poids des objets accumulés pendant son mariage avec Kilyôn, y compris ce petit tabouret auquel elle tenait. Orpa gémissait. « Oh... Je voudrais pouvoir emporter la table et le tapis... »

Ruth, par contre, emportait seulement un balluchon rempli d'écharpes colorées qu'elle avait elle-même confectionnées, une outre d'eau, du grain et des gâteaux aux raisins, en quantité suffisante pour tenir plusieurs jours.

– Où est le reste de tes affaires, Ruth ? demanda Noémi.

– J'ai tout ce dont j'ai besoin. Laisse-moi porter cette marmite, mère. Elle est trop lourde pour toi. Nous parcourons une plus grande distance aujourd'hui si je la porte moi-même.

Noémi avait prévenu les voisins, leur disant qu'Orpa et Ruth rentreraient dans un jour ou deux. Elle voulait s'assurer que personne ne toucherait à la maison et à ce qu'il y resterait. Quand les jeunes femmes reviendraient à Kir-Hareseth, elles pourraient tout vendre, y compris la maison, et se partager ce qu'elles parviendraient à en retirer. Noémi ne se souciait d'aucun des biens qu'elle laissait derrière elle. Elle préférait les objets simples des Hébreux aux fanfreluches des Moabites, des Philistins et des Égyptiens. Élimélek avait accordé tant d'importance à tous ces présents, mais ils auraient été complètement déplacés à Bethléhem.

Elle était pratiquement certaine que Ruth laisserait tout à Orpa. Chère Ruth. Elle était si généreuse. Son père fortuné ferait probablement tout pour qu'elle revienne à la maison. Noémi connaissait cet homme, assez pour le soupçonner d'avoir déjà en vue un autre époux pour Ruth, le fils d'un riche marchand ou un officiel de la cour du roi. Son cœur chavira à la pensée que Ruth devînt la femme d'un autre homme que son fils. Curieusement, elle n'éprouvait pas le même sentiment à l'égard d'Orpa.

Peut-être parce que Ruth avait répondu positivement à ses enseignements sur le Dieu véritable. Combien Noémi s'était réjouie de voir éclore lentement la foi de la jeune fille.

– As-tu vu ton père et ta mère hier, Ruth ?

Ruth hocha la tête. Noémi reprit :

– Pourquoi pas ? Ils devraient savoir que tu quittes la ville.

– Ils savent que je suis avec toi.

– Savent-ils que je retourne à Bethléhem ?

– Ma mère avait dit que tu le ferais et je lui avais répondu que, même dans ce cas, j'appartenais à la famille de mon mari.

Noémi n'en dit pas plus. Elles se mirent toutes trois en route. Noémi emportait seulement un petit sac de grains grillés, une outre d'eau et un sac de cuir qui abritait une boîte de santal contenant des cristaux d'encens. Elle les donnerait au prêtre à son arrivée à Bethléhem, en offrande au Seigneur.

Elle éprouva un immense soulagement en franchissant les portes de Kir-Hareseth et en voyant la route s'ouvrir devant elle. Peu importait les épreuves qui se présenteraient, au moins, elle était en route vers Canaan. Elle regardait droit devant elle. Orpa se retournait de temps à autres et

pleurait discrètement, tandis que Ruth souriait doucement en scrutant l'horizon par-delà la route du Roi qui menait à la mer Morte.

– C'est une bonne journée pour entamer notre voyage, mère.

Le jour avançait et le soleil approchait peu à peu de son zénith, brûlant et accablant. Noémi sentit le désespoir s'insinuer dans son cœur. Bientôt, elle dirait adieu à ces deux jeunes femmes. *Seigneur, donne-moi la force de placer leurs besoins avant ma crainte de la solitude. Bénis-les pour leur dévouement à mon égard. Ramène-les saines et sauves chez elles, et donne-moi le courage de continuer seule.*

Au milieu du jour, elles s'arrêtèrent pour se reposer sous un térébinthe. Noémi accepta le gâteau aux raisins et la coupe d'eau que Ruth lui présenta, mais Orpa refusa de manger. Elle était calme et gardait les yeux baissés. Ruth s'assit et essuya la sueur de son visage. Elle semblait épuisée, mais se souciait davantage de sa belle-sœur que d'elle-même.

– Tu ne te sens pas bien, Orpa?

– Tout ira mieux quand je me serai reposée.

Noémi savait ce qui n'allait pas, mais cette certitude ne lui apportait aucun réconfort. Elle devait les renvoyer toutes deux sans tarder. Il leur restait encore assez de temps pour parvenir en sécurité à l'intérieur des murailles de la ville avant la tombée de la nuit. Elle termina promptement son repas et se leva, hissant sur son dos le baluchon que Ruth avait porté jusque-là.

– Que fais-tu? demanda Ruth, en se levant également.

– Je continue seule.

– Non, mère!

Orpa bondit sur ses pieds et se joignit aux protestations de Ruth, en sanglotant.

– Ne pars pas! S'il te plaît, ne t'en va pas.

Noémi sentit son cœur se briser, mais elle savait qu'elle devait rester ferme.

– Retournez dans la maison de votre mère au lieu de m'accompagner. Et que le Seigneur vous bénisse pour votre dévouement envers moi et vos maris. Que le Seigneur vous comble en vous accordant la sécurité d'un autre mariage.

Ruth pleura. « Non ». Elle secoua la tête. « Non, non! » Elle fit un pas en avant. « Nous voulons t'accompagner dans ton pays ».

– Pourquoi viendriez-vous avec moi? dit Noémi, en s'efforçant de maîtriser ses émotions. Puis-je encore donner le jour à d'autres fils qui grandiraient pour devenir vos maris? Non, mes filles, retournez chez vos parents, car je suis trop vieille pour me marier à nouveau. Et même si cela était possible et si je me mariais ce soir et si je portais des fils, que feriez-vous? Attendriez-vous qu'ils aient grandi, en refusant d'épouser quelqu'un d'autre? Non, bien sûr que non, mes filles! Les choses sont bien plus amères pour moi que pour vous parce que le Seigneur lui-même m'a plongée dans la souffrance.

Ruth et Orpa pleuraient beaucoup. Puis Orpa embrassa sa belle-mère.

– Je ne t'oublierai jamais, mère. Puisses-tu rentrer en sécurité chez toi.

– Je ne t'oublierai jamais, moi non plus, dit Noémi en l'embrassant. Rentre bien chez toi.

Orpa prit ses bagages et s'en alla en direction de Kir-Hareseth. Elle se figea après quelques pas et se retourna, perplexe.

– Tu ne viens donc pas, Ruth ?

– Non, répondit Ruth en secouant la tête, le regard baigné de larmes. Je reste avec mère.

Orpa laissa choir ses affaires et courut pour l'embrasser.

– En es-tu certaine, ma sœur ?

– Je n'ai jamais été plus certaine.

– S'il te plaît...

– Non. Retourne sans moi. Je reste avec Noémi.

Orpa jeta un dernier regard en arrière et reprit sa route. Noémi la vit s'éloigner d'un bon pas. Elle se tourna vers Ruth et tendit le bras dans la direction de Kir-Hareseth.

– Regarde. Ta belle-sœur est retournée vers son peuple et vers ses dieux. Tu devrais faire de même.

Les larmes coulaient sur le visage de Ruth, mais elle tint bon.

– Ne me demande pas de te quitter et de repartir, car je ne le ferai pas.

– Mais comment ne pas te le demander ? s'écria Noémi en s'approchant de la jeune femme. Tu as entendu tout ce que j'ai dit, Ruth. Devrais-je t'emmener à Bethléhem pour que tu mènes une existence aussi amère que fut la mienne ? Devrais-tu vieillir sans mari et sans enfant ? Rejoins donc Orpa ! Rentre chez ton père et ta mère !

– Non, dit Ruth en pleurant. Je ne te quitterai pas. Je veux suivre ton Dieu et ton peuple.

– Oh, ma douce, dit Noémi le cœur serré, songe à ce que tu dis. La vie parmi mon peuple n'est pas aussi facile que celle que tu as connue. Nous avons l'obligation de respecter

le sabbat et les jours saints, pendant lesquels il nous est interdit de nous éloigner de nos demeures.

– J'irai où tu iras.

Noémi savait qu'elle devait dire la vérité, au risque de blesser Ruth.

– Il nous est interdit de passer la nuit avec des étrangers.

– Je vivrai où tu vivras.

– Nous avons pour obligation de respecter plus de six cents préceptes!

– Ce que ton peuple respecte, je le respecterai aussi, mère, car ton peuple sera mon peuple.

Noémi poursuivit.

– Il nous est interdit d'adorer tout dieu étranger. Chemosh est une abomination!

– Ton Dieu sera mon Dieu.

Noémi écarta les bras.

– Nous appliquons quatre types de sentence à mort envers les malfaiteurs, Ruth : la lapidation, le bûcher, la strangulation et l'épée. De grâce, reconsidère ta décision!

Comme Ruth ne disait rien, elle poursuivit, implorant la jeune femme de considérer combien leurs peuples étaient différents.

– Notre peuple ensevelit ses morts dans des tombeaux.

– Alors qu'il en soit ainsi pour moi également, mère, dit Ruth en tombant à genoux et en passant ses bras autour de la taille de Noémi. Je mourrai là où tu mourras et j'y serai ensevelie.

Comme Noémi tentait de la repousser, Ruth s'agrippa de toutes ses forces.

– Et que le Seigneur me punisse sévèrement si je permets à quoi que ce soit d'autre que la mort de nous séparer!

Contenant ses larmes avec peine, Noémi posa ses mains sur la tête de Ruth et lui caressa doucement les cheveux. Elle leva les yeux vers le ciel. N'osant espérer pareil cadeau, elle n'attendait pas de cette jeune Moabite qu'elle renonce à tout pour l'accompagner. Elle baissa à nouveau les yeux vers sa belle-fille.

– Tu ne reverras plus jamais ta mère, ton père, tes frères et tes sœurs, Ruth. En as-tu conscience?

– Oui, répondit-elle en levant vers elle son visage baigné de larmes.

– Ta vie serait plus facile si tu rentrais.

– Oh Noémi, comment pourrais-je retourner à mon ancienne vie alors que tu détiens les paroles de vérité? s'écria-t-elle en resserrant son étreinte dans un sanglot. S'il te plaît, ne me demande plus de te quitter. Ne me tente pas. Je vais avec toi!

Ton Dieu sera mon Dieu.

Comment Noémi pouvait-elle contester une telle décision? N'avait-elle pas prié pour que le cœur de Ruth soit touché par le Dieu d'Israël? L'une de ses prières avait donc été exaucée, une prière parmi des milliers d'autres.

– Rassure-toi, dit doucement Noémi en se dégageant de son étreinte.

Elle prit le visage de la jeune femme entre ses mains et lui sourit. Puis elle essuya ses larmes.

– Qu'il en soit ainsi. Peu importe ce qui arrivera, nous l'affronterons ensemble.

Le regard de Ruth s'éclaira et le soulagement détendit ses traits.

– J'obéirai à chacune de tes paroles, car je sais que tu m'enseigneras tout ce que je devrai connaître.

– Tout ce que j'ai appris sur les genoux de ma mère, je te le transmettrai. Tout ce que je possède est à toi. Je te le donne avec joie.

Noémi savait désormais que cette jeune femme avait été greffée dans sa vie et dans son cœur par quelque chose de plus fort que son union avec son fils. Elle prierait maintenant pour que Ruth fût aussi greffée à son peuple.

Tu ne m'as pas oubliée, Seigneur. Tu savais que je ne pouvais pas rentrer seule chez moi. Tu ne m'as pas abandonnée.

– Viens Ruth, dit Noémi en lui prenant la main pour l'aider à se relever. Nous avons un long voyage à faire avant d'atteindre la maison.



Ruth ne s'attarda pas à penser aux épreuves que Noémi et elle pourraient avoir à affronter une fois parvenues à Bethléhem. Chaque jour, leur voyage était suffisamment pénible sans encore y ajouter la crainte de ce qui arriverait quand elles atteindraient leur destination. Ruth avait vécu dans l'angoisse pendant la longue agonie de Mahlôn et cela n'avait servi à rien. Elle avait aimé son mari, sans pour autant pouvoir le sauver. Tous ses efforts pour le soulager avaient été vains et la crainte de le perdre n'avait pas empêché la mort de frapper. La peur ne l'avait pas davantage aidée à affronter les difficultés quotidiennes que rencontre une femme pour survivre sans son époux. Après la mort de Mahlôn, elle avait décidé de ne plus jamais laisser son esprit s'appesantir sur ce qu'elle ne contrôlait pas, et notamment l'avenir. Elle affronterait ce qui se présenterait et mènerait de son mieux l'existence que Dieu lui donnerait.

Noémi la consolait souvent sans même en avoir conscience. « Le Seigneur prendra soin de nous », lui avait-elle dit la nuit dernière, et Ruth s'était couchée sur le sol rocailleux en contemplant les étoiles et en méditant ses paroles. *Le Seigneur prendra soin de nous*. Elle décida de croire en ces paroles parce que sa belle-mère affirmait que cela était vrai.

Dès son arrivée dans la maison de Mahlôn, Ruth avait su que Noémi était différente. D'abord à cause de ses vêtements, car même après avoir vécu des années parmi les Moabites, sa belle-mère continuait de s'habiller suivant les coutumes des Hébreux. Elle ne le faisait pas par orgueil, pour se prétendre meilleure que ses voisins, mais simplement parce qu'elle restait fidèle à son identité. Ruth avait également discerné sa foi profonde en Dieu. Au début, elle s'était inquiétée des longs silences de Noémi, craignant qu'ils révèlent sa désapprobation à l'égard du choix de Mahlôn. Mais ce dernier l'avait rassurée.

– Elle est seulement en train de prier, avait dit Mahlôn en haussant les épaules. Elle a toujours prié, aussi loin que remontent mes souvenirs. Ne t'inquiète pas de cela. Ses prières ne font aucun tort. Contente-toi de l'ignorer.

Mais Ruth n'avait pas ignoré sa belle-mère. Elle constata que la prière signifiait beaucoup pour Noémi et elle voulut mieux la comprendre. Elle se mit donc à l'observer à la dérobée. Sa belle-mère avait parfois l'air si paisible quand elle parlait à son Dieu et, d'autres fois, si angoissée. Chaque matin, souvent au milieu de la journée et systématiquement en soirée, Noémi se couvrait la tête de son châle, s'asseyait dans un coin de la maison et restait silencieuse et immobile. Ruth lui demanda un jour pour quoi elle priait et Noémi

avait souri en répondant : « Pour tout ». Son regard s'était attristé en ajoutant : « Surtout pour mes fils ». Puis elle avait doucement posé sa main sur celle de Ruth : « Et pour mes filles ».

Ces tendres mots avaient profondément ému Ruth. La faveur de Noémi revêtait une grande importance à ses yeux car elle l'admirait beaucoup. Noémi était gentille et aimable, juste dans sa répartition des tâches, et elle travaillait toujours aussi dur que tous les autres membres de la famille. Elle aimait profondément et d'une manière égale ses deux fils et, malgré leurs différences culturelles, elle considérait Ruth et Orpa comme ses filles. L'amour était un don que Noémi possédait en abondance. Et bien que Mahlôn paraisse peu impressionné, Ruth observait en sa belle-mère une sagesse et un discernement profonds et constants, autant de vertus qu'elle aspirait à partager.

Mais Ruth devinait aussi son chagrin. Noémi ne s'était jamais vraiment établie à Kir-Hareseth, elle ne s'était jamais vraiment sentie à l'aise parmi son entourage. Son Dieu en était la cause. Ruth avait craint d'aborder la question avec Noémi alors elle choisit de questionner son époux.

Mahlôn n'avait jamais eu grand-chose à dire sur le Dieu de son peuple. En fait, il semblait en savoir très peu à son propos.

– Pourquoi t'intéresses-tu tant à Yahvé ?

– Ne devrais-je pas pouvoir enseigner tes fils à son sujet ?

– Enseigne-leur les voies de Chemosh, si tu le désires.

Tout cela a peu d'importance à mes yeux. Je suis certain que ma mère leur enseignera les voies de Yahvé. Le plus important pour eux sera d'être tolérants envers toutes les religions. C'est la seule façon pour eux de réussir à Kir-Hareseth.

Aux yeux de Mahlôn, un dieu ne valait pas mieux qu'un autre, mais Noémi, elle, refusait le compromis. Elle était respectueuse et ne méprisait jamais les convictions d'autrui, mais elle s'accrochait à sa foi en Yahvé avec une tranquille ténacité.

Ruth regarda sa belle-mère à ses côtés, recroquevillée, la tête posée sur une pierre en guise d'oreiller. Elle s'était endormie quelques minutes à peine après avoir mangé le pain que Ruth lui avait préparé. Le soleil était couché et l'air se rafraîchissait rapidement. Ruth se redressa et entoura doucement Noémi de son châle. Le voyage devenait très pénible pour sa belle-mère. Elle avait mangé très peu pendant les semaines qui avaient suivi la mort de Mahlôn et Ruth avait craint que le chagrin l'emporte. Elle avait donc préparé de délicieux ragoûts dans l'espoir d'éveiller son appétit. C'était désormais l'épuisement physique qui la minait. Elle était si fatiguée après une journée de marche qu'elle pouvait à peine garder les yeux ouverts pour manger quoi que ce soit. C'était étrange, mais Ruth avait le sentiment qu'elles avaient en quelque sorte changé de rôle. Noémi étant devenue l'enfant, et elle, la mère attentive. « Mais cela ne me dérange pas », chuchota-t-elle en se penchant pour l'embrasser sur la joue et écarter quelques boucles noires de son front buriné.

Ruth se leva et serra les bras autour d'elle en frissonnant légèrement. Le mont Nébo se dressait au loin. Noémi lui avait raconté ce matin que Moïse avait gravi cette montagne et y était mort après avoir transmis à Josué la direction du peuple de Dieu. Ils avaient traversé le Jourdain peu de temps après et pris possession de Canaan. Elle aimait que Noémi lui parle ainsi de ce que Dieu avait fait pour les

Hébreux. Elle éprouvait une étrange émotion en découvrant ses exploits puissants et son amour infailible.

Elle ferma les yeux et leva le visage vers le ciel. « Seigneur, aide-moi à prendre soin de ta servante Noémi, murmura-t-elle. C'est grâce à elle que j'ai appris à croire en toi. Guide mes pas et ramène-nous en sécurité à Bethléhem. Et, Seigneur, si ce n'est pas trop te demander, qu'il reste là-bas de vieux amis pour accueillir Noémi à son retour, des gens qui l'aimaient par le passé et qui continueront à l'aimer dans les jours difficiles qui s'annoncent ».

chapitre deux

LES JOURNÉES étaient longues et torrides. Ruth se levait tôt et réveillait Noémi.

– Le soleil se lève, mère, disait-elle. Nous devrions voyager maintenant dans la fraîcheur du jour.

Elles marchaient silencieusement jusqu'à ce que le soleil atteignît son zénith, puis trouvaient un coin d'ombre où se reposer. Épuisée, Noémi s'endormait. Ruth laissait courir son regard le long de la route, s'interrogeant sur ce que l'avenir leur réservait à toutes deux.

Elles parvinrent à la rivière Arnon, qui marquait l'entrée du territoire de Ruben, et suivirent la route royale jusqu'à Dibon, Heschmon et Abel-Sittim. Dans chacune des villes qu'elles traversaient, Ruth se rendait au marché pour échanger ses écharpes tissées contre de la nourriture et se renseigner sur l'itinéraire à suivre.

– N'empruntez surtout pas la route de Jéricho, lui conseilla une marchande d'oignons et d'ail. Les voleurs s'y

cachent dans les montagnes et attaquent les caravanes. Vous ne seriez pas en sécurité toute seule.

– Je ne suis pas seule. Je voyage avec ma belle-mère.

– Deux femmes? Eh bien, vous feriez mieux de descendre sur le marché aux chameaux pour voir si vous pouvez trouver un marchand itinérant qui vous laissera voyager avec sa caravane. Personne n'emprunte la route de Jéricho sans protection. Vous seriez capturées et vendues comme esclaves.

Quand Ruth revint à leur petit campement près des murailles de la ville, elle trouva Noémi qui cuisait du pain sans levain. Elle retourna habilement le pain à l'aide d'un bâton fourchu.

– Je me suis inquiétée, dit Noémi sans lever la tête.

Ruth se pencha vers elle :

– Je suis désolée, mère, dit-elle. J'aurais dû revenir pour te tenir au courant. Au marché une femme m'a dit que les voleurs attaquaient les voyageurs dans les montagnes, alors j'ai jugé préférable de demander de l'aide. Nous allons nous joindre à une caravane demain matin et voyager en sa compagnie sur la route de Jéricho. L'homme est Benjamite et il possède des gardes armés. Nous serons en sécurité avec lui.

Noémi se détendit. Elle retira le pain du feu et le mit à refroidir sur le côté.

– J'aurais dû y penser moi-même, dit-elle en s'asseyant sur ses talons, et elle se couvrit le visage.

Ruth prit le pain et le rompit. Elle en tendit la moitié à Noémi, qui secoua la tête.

– Tu dois manger, mère. Tu as besoin de prendre des forces.

Le visage toujours enfoui dans ses mains, Noémi pleurerait.

– Pourquoi n'ai-je pas songé à tous ces dangers ? Je n'ai pas réfléchi un seul instant à ce qui pourrait t'arriver. J'ai été insensée de te laisser entreprendre ce voyage ! Je ne suis qu'une vieille égoïste !

– Tu as essayé de me dissuader, répondit Ruth en souriant. Cela n'a servi à rien. Essaie de ne pas t'inquiéter. Nous serons en sécurité.

Noémi leva la tête.

– Les dangers sont plus nombreux pour une jeune femme comme toi que pour la vieille veuve que je suis.

– Le danger est pareil pour nous deux et nous prendrons toutes les précautions nécessaires. Cet homme semble digne de confiance.

– On ne peut se fier à personne de nos jours.

Ruth lui tendit à nouveau un morceau de pain. Cette fois, Noémi l'accepta et se mit à manger lentement, les sourcils obstinément froncés.

Ruth lui sourit.

– Combien de fois t'ai-je entendu dire : « le Seigneur veille sur ceux qui l'aiment » ?

– Et punit ceux qui le rejettent, ajouta Noémi les yeux baignés de larmes, et Ruth sut qu'elle pensait à Élimélek, Kilyôn et Mahlôn. Son propre chagrin fut promptement ravivé en songeant à son mari. Il était si jeune, il avait encore tellement d'années devant lui. Comme elle aurait souhaité lui avoir donné un enfant ! Un fils pour perpétuer son nom.

– Je suis si fatiguée, dit Noémi, d'une voix entrecoupée de sanglots. J'ignore si je pourrais jamais arriver à la mai-

son. Ces montagnes, je m'en souviens très bien à présent. Comment ai-je pu oublier à quel point le voyage avait été pénible?

– Nous nous reposerons quand nous en aurons besoin.

– Et la caravane continuera son chemin sans nous,
conclut tristement Noémi.

– Dans ce cas, nous nous joindrons à une autre caravane.

– Si nous ne sommes pas dépouillées et...

– Non! dit Ruth la gorge nouée.

Elle se leva et vint vers Noémi, s'agenouilla et lui prit la main.

– N'y pense même pas, mère, sinon nous sommes perdues. Songe à ce qui nous attend de l'autre côté des montagnes: *Bethléhem*. Notre maison. Si nous songeons à tout ce qui pourrait nous arriver de mal, nous serons trop effrayées pour faire un pas de plus. *De grâce*. Parle-moi encore du Seigneur, mère. Raconte-moi comment il a nourri des milliers d'hommes dans le désert. Décris-moi comment il a fait jaillir l'eau d'un rocher. Et prie, pleura-t-elle doucement. Prie pour qu'il ait pitié de nous.

Noémi cligna des yeux, les traits soudain marqués par le regret. Elle caressa la joue de Ruth.

– Il m'arrive d'oublier, dit-elle, le visage encore inondé de larmes. Je songe à ce que j'ai perdu au lieu de songer à ce que j'ai.

– Nous pouvons compter l'une sur l'autre, dit Ruth. Et nous avons Dieu. C'est plus qu'assez pour affronter ce qui peut nous arriver. C'est toi qui me l'as appris.

– Ne cesse jamais de me le rappeler.



Elles traversèrent le Jourdain avec la caravane tard le lendemain après-midi. Noémi s'écroula littéralement sous les arbres qui bordaient l'autre rive.

– Je ne peux aller plus loin.

Ruth l'installa confortablement et lui apporta un peu d'eau.

– Repose-toi ici pendant que je remercie Ashir Ben Hadar.

Le dernier chameau traversait le fleuve quand Ruth s'approcha du propriétaire de la caravane et se prosterna face contre terre.

– Merci de nous avoir permis de voyager en votre compagnie.

– Vous quittez déjà la caravane ?

– Ma belle-mère a été aussi loin que ses forces pouvaient la porter. Nous camperons ici, au bord du fleuve, et nous poursuivrons notre route demain matin.

– C'est dommage, car nous passerons la nuit dans l'oasis. Vous seriez plus en sécurité avec nous.

– Que le Seigneur vous mène en sûreté jusqu'à votre destination et vous bénisse pour votre bonté envers deux veuves.

Il fronça les sourcils.

– Que le Seigneur vous protège.

Sur ces mots, il se détourna, monta sur son chameau et fouetta le cou de l'animal avec un bâton en criant des ordres en égyptien à l'un de ses serviteurs. Le chameau bondit vers l'avant, puis se redressa. Ruth inclina à nouveau la tête tandis que l'homme rejoignait la tête de sa caravane. Elle avait presque atteint les arbres le long du fleuve quand l'un des

serviteurs d'Ashir Ben Hadar accourut vers elle et lui remit un sac et une outre pleine.

– Cadeaux de mon maître, lâcha-t-il tout essoufflé, avant de repartir en courant.

Le sourire aux lèvres, Ruth s'agenouilla auprès de Noémi.

– Goûte et vois comme le Seigneur pourvoit aux besoins de ceux qui l'aiment.

Inclinant précautionneusement l'outre, Noémi avala une gorgée. Ses yeux s'écarquillèrent.

– Du lait de chèvre frais!

Ruth éclata de rire et ouvrit le sac de cuir.

– Et des gâteaux aux raisins, mère. En suffisance pour plusieurs jours. Avec le grain qu'il nous reste, nous aurons assez de nourriture pour tenir jusqu'à Bethléhem.

Elles mangèrent, puis prirent un peu de repos. Le soleil glissait lentement sur les montagnes derrière Jéricho.

– Ce n'est pas très loin d'ici que le Seigneur a écarté les eaux du Jourdain pour que Josué puisse mener notre peuple sur l'autre rive, dit Noémi, repue et détendue. Ma mère m'a raconté que lorsque Moïse avait gravi le mont Nébo jusqu'au Pisga et était mort là-haut, le peuple l'avait pleuré pendant trente jours. Josué fut rempli de l'Esprit de Dieu et conduisit le peuple de là, dit-elle en pointant le doigt du mont Nébo, sur la route qu'elles avaient empruntée, jusqu'à Sittim. Il attendit là que le Seigneur lui dise ce qu'il devait faire. Josué guida ensuite le peuple jusqu'aux rives du Jourdain. Le Seigneur écarta les eaux et le peuple put traverser à pied sec. Ma mère et mon père étaient parmi les Hébreux qui entrèrent en Canaan ce jour-là. Ils ont campé à Guigal et fêté la Pâque.

Ruth se tenait dans l'ombre et suivait attentivement la description du chemin emprunté par le peuple de sa belle-mère.

– Que signifient ces pierres là-bas ?

– Les pierres dressées ? s'écria Noémi en se levant.

Tous ceux qui passent devant elles se rappellent ce que le Seigneur a fait pour nous. Elles sont au nombre de douze. Chacune fut portée là par un membre de l'une des tribus descendant de notre ancêtre, Jacob. Vois-tu l'endroit où l'eau ondule là-bas ? Il y a douze autres pierres là où les sacrificateurs se tenaient avec l'Arche de l'alliance pendant que notre peuple traversait.

Debout aux côtés de Ruth, elle pointait le doigt vers le chemin qu'ils avaient emprunté.

– C'est là que se trouve l'autel construit par les fils de Ruben, Gad et Manassé. Les tribus de ce côté sont presque entrées en guerre à ce propos.

– Pourquoi ?

– Parce que les tribus de la rive ouest le prenaient pour un autel destiné aux offrandes et aux sacrifices à d'autres dieux. Mais il témoigne au contraire que les tribus de Ruben, Gad et Manassé ont reçu un héritage du Seigneur ; l'autel est un monument qui nous rappelle que nous sommes tous frères et sœurs.

Noémi répéta les histoires que son père et sa mère lui avaient racontées, jusqu'à ce que le soleil se fût couché et que les étoiles brillent dans le ciel. Ruth écoutait avidement tout ce que Noémi lui apprenait sur les années passées dans le désert et les puissants miracles accomplis par Dieu pour sauver et discipliner son peuple. Quand Noémi s'endormit, Ruth leva les yeux vers le ciel et se sentit rassurée. Si le

Seigneur avait veillé sur son peuple rebelle dans le désert, il veillerait assurément sur Noémi aujourd'hui. Ruth croyait que Dieu les ramènerait toutes deux à la maison, à Bethléhem.

Le lendemain, elles atteignirent l'oasis et passèrent la nuit sous les palmiers. La silhouette déchiquetée de Jéricho s'élevait à flanc de montagne. De cette cité jadis grandiose, il ne restait plus que des décombres calcinés, habités seulement par les lézards et les serpents. Une communauté, petite mais prospère, subsistait toutefois, non loin de là, autour de la source. Ils gagnaient leur vie grâce aux voyageurs qui empruntaient la route de Jéricho pour traverser les montagnes et rejoindre Jérusalem.

En gravissant la route de Jéricho, elles entamèrent une étape très ardue de leur voyage. Ruth priait, tout en prenant garde aux multiples dangers. *Dieu, protège-nous. Veille sur nous et guide nos pas.*

Une caravane les rattrapa. Ruth s'entretint avec leur chef et reçut l'autorisation de camper près d'eux la première nuit. Le lendemain, Ruth ne put qu'ajuster son pas à celui de sa belle-mère, très fatiguée. La caravane les abandonna et disparut bientôt à l'horizon.

« Seigneur, de grâce, aide-nous à franchir ces montagnes », murmurait-elle chaque nuit avant de fermer les yeux.

Chaque jour, la route devenait plus escarpée et plus ardue, les journées plus arides. Leurs réserves s'épuisaient. Noémi s'affaiblissait de plus en plus et Ruth se chargea bientôt de ses bagages. Quand sa belle-mère perdait courage, Ruth lui posait des questions sur Bethléhem et son enfance, espérant raviver sa détermination d'atteindre sa destination.

- Chaque jour nous rapproche un peu plus du but, mère.
- Qu'est-ce qui nous attend là-bas? Tous ceux que je connaissais sont sans doute partis à présent.
- Peut-être restera-t-il des amis que tu as oubliés.
- Et qui m'ont oubliée, geignit-elle, comme souvent lorsqu'elle était proche de l'épuisement. Je te ramène à la maison vers la pauvreté, ma fille. Il n'y aura personne pour nous accueillir.

Elle couvrit son visage et pleura.

– Regarde derrière nous et vois quelle distance nous avons déjà parcourue, dit Ruth, essoufflée sous le poids de ses fardeaux.

– Regarde le chemin qu'il nous reste encore à parcourir. Monter, monter, toujours monter.

Ruth regarda aux alentours. Il n'y avait pas de place où camper à proximité. Elles n'avaient pas d'autre choix que de continuer. Elle se sentait pourtant prête à pleurer avec Noémi. Son dos était meurtri à force de porter chaque jour ces lourdes charges, ses yeux étaient remplis de poussière. Sa gorge était desséchée. Elle saisit le petit flacon qu'elle portait accroché autour du cou. Il contenait les larmes versées pour Mahlôn, un signe de respect et d'amour. Elle le lâcha et ferma les yeux avec force.

– Le Seigneur voit notre douleur, mère. Il connaît nos besoins.

– Alors où est-il?

Ruth serra les lèvres pour ne pas hurler sa frustration et son désespoir. Elle ne pouvait pas se permettre de se laisser aller, sinon qu'advierait-il d'elles?

– Je ne peux plus continuer, Ruth. C'est trop dur. Je n'en peux plus. Laisse-moi mourir ici. Je ne m'en soucie plus. Je suis trop fatiguée pour m'en soucier!

Ruth prit ses bagages sur une seule épaule et passa l'autre bras autour de Noémi pour la soutenir.

– Tu dois continuer. Encore un peu. Nous trouverons un endroit où passer la nuit.

– Je serai tout aussi fatiguée demain matin. Je suis malade et fatiguée.

– Nous y arriverons, mère.

– Et que trouverons-nous si nous réussissons? se plaignit amèrement Noémi, traînant les pieds et s'appuyant lourdement sur Ruth. Je n'ai plus de terre. Je n'ai plus de maison. Je n'ai plus de mari, plus de fils. Qu'y aura-t-il pour nous là-bas?

Ravalant ses larmes, Ruth répondit: «Je l'ignore, mais peu importe ce que l'avenir nous réserve, Dieu nous aidera à l'affronter».

Elle était incapable d'ajouter le moindre mot. Il lui restait seulement assez de force pour continuer à avancer jusqu'à ce qu'elles trouvent un endroit où se reposer. *S'il te plaît, Seigneur, aide-nous!*

Au détour du chemin, Ruth remarqua une large fissure dans le flanc rocailleux de la montagne.

– Encore quelques pas, dit-elle, en pressant Noémi d'avancer.

La crevasse était suffisamment large pour les abriter toutes deux pendant la nuit.

Noémi s'écroula en gémissant et s'appuya contre un gros bloc de pierre. Ruth vacilla en se débarrassant de ses bagages

et s'assit à ses côtés. Elle remua les épaules pour soulager ses muscles endoloris.

– Nous sommes presque arrivées au sommet, dit-elle, en appuyant sa tête contre la pierre froide. Nous atteindrons Jérusalem demain matin.

Noémi ne dit rien. Elle respirait lourdement, les yeux fermés, le visage blême d'épuisement.

Ruth se leva à nouveau et défit la literie. Elle rompit le dernier gâteau aux raisins.

– Tu te sentiras mieux après avoir mangé.

Noémi prit la nourriture et mangea lentement. Ruth devinait l'éclat des larmes dans ses yeux.

– Si Dieu le veut, nous serons à Bethléhem tôt demain matin, dit Noémi, en joignant les mains sur ses genoux. Ma ville se trouve à courte distance de Jérusalem.

Ruth sourit et posa une main sur celle de Noémi.

– Tu es presque chez toi, mère.

Noémi ferma les yeux, mais ne parvint pas à retenir les larmes qui coulèrent sur ses joues maculées de poussière. Ruth s'approcha et passa un bras autour d'elle. Noémi appuya sa tête contre l'épaule de Ruth et s'endormit en quelques instants.

Seigneur, Seigneur... Ruth ne savait plus ce qu'elle devait demander. Elle était trop épuisée pour réfléchir, mais la peur ne la lâchait pas. *Merci de nous avoir amenées si loin. Ne nous laisse pas maintenant.*

Ruth savait que sa véritable épreuve commençait à peine. Au fil des jours, Noémi devenait de plus en plus dépendante. Ruth ne lui en voulait pas, mais elle était minée par l'inquiétude.

Qu'advierait-il d'elles une fois à Bethléhem ?

chapitre trois

LA PROXIMITÉ de Bethléhem rendait Noémi impatiente d'arriver à la maison. Debout avant l'aube, les deux femmes entreprirent la dernière étape de leur voyage. Les forces de Noémi étaient revenues. Ruth n'avait plus à l'encourager comme les jours précédents. « Nous ne sommes plus très loin à présent. Plus très loin du tout », disait Noémi. Elles longèrent les remparts de Jérusalem alors que le soleil se levait. La matinée touchait à sa fin quand elles entrèrent dans Bethléhem. Des femmes s'affairaient autour du puits qui trônait au centre de la ville. Elles bavardaient gaiement en puisant de l'eau pour les besoins ménagers de la journée. Elles remarquèrent Noémi et Ruth et se regroupèrent instinctivement en baissant le ton. Ruth devinait la nervosité de Noémi.

– Viens, mère. Il me faut remplir les outres. Peut-être reconnaîtras-tu quelqu'un ?

Une femme plus âgée que les autres s'écarta du groupe.

– Est-ce vraiment toi, Noémi ? dit-elle en fronçant les sourcils et en penchant la tête en avant comme si sa vue lui faisait défaut.

Ruth effleura doucement le bras de sa belle-mère.

– Tu n'es pas oubliée. Il te reste des amies à Bethléhem.

– C'est bien Noémi ! s'écria-t-elle en accourant vers elle, les bras tendus. Noémi, tu es revenue !

Les femmes poussèrent des exclamations joyeuses et se précipitèrent vers Noémi. Ruth s'écarta pour leur faire place, remerciant silencieusement Dieu qu'elle ne fût pas oubliée et reçue avec tant de chaleur. Peut-être que l'accueil de ces femmes remonterait le moral de sa belle-mère.

– Noémi, tu sembles avoir parcouru un très long chemin !

– Où étais-tu pendant toutes ces années ?

– Nous avons entendu dire que tu étais partie en Moab.

– Que t'est-il arrivé ?

Ruth vit croître l'angoisse de Noémi. Sa belle-mère jeta vers elle un regard apeuré, comme pour échapper à cette horde de curieuses.

– Je me souviens du jour où vous êtes partis, avec des mules chargées de tous vos biens.

– Que vous est-il arrivé ?

Ruth pouvait seulement imaginer les pensées de sa belle-mère. Noémi était rentrée chez elle, à Bethléhem, mais elle revenait dans la misère. Elle se trouvait parmi des amies mais elle faisait manifestement l'objet de leur pitié et de leur curiosité. Compatissant à sa souffrance, Ruth ignorait comment réagir. Devait-elle se frayer un passage à travers cet attroupement pour la secourir ? Ou son intervention ne ferait-elle qu'aggraver la situation ? Les femmes avaient

formé un cercle étroit tout autour de Noémi, tournant résolument le dos à Ruth. Elle n'avait eu droit qu'à un regard hostile. Les femmes ne cherchaient pas le moins du monde à dissimuler l'effroi provoqué par l'apparence de Noémi.

– Où est ton mari, Élimélek?

– Un homme si grand et si beau.

Les femmes pressaient Noémi de toutes parts, posant des questions qui avaient pour seul effet d'attiser la douleur des récents événements.

– Tu avais des fils. Où sont-ils?

– Ils ne sont pas restés en Moab, tout de même!

– Où sont Mahlôn et Kilyôn?

Elles parlaient toutes en même temps et concentraient leur curiosité humiliante sur la pauvreté de Noémi. Ruth n'était pas étonnée ni blessée que les femmes choisissent de l'ignorer. Noémi l'avait avertie qu'elle ne serait pas la bienvenue. « Mon peuple ne verra en toi qu'une étrangère. Pire encore, ils sauront que tu es moabite ». Tout dans l'apparence de Ruth trahissait ses origines. Ses vêtements étaient différents et son teint plus sombre. Elle n'avait ni l'argent pour s'habiller autrement ni le pouvoir de modifier sa peau. Il faudrait du temps pour que ces gens l'acceptent.

« Ne t'attends pas à être invitée chez qui que ce soit, avait prévenu Noémi. Un Hébreu ne peut pas inviter d'étranger sous son toit sans souiller sa maison ».

– Oh Noémi, s'exclamèrent les femmes, en apprenant la mort d'Élimélek, de Mahlôn et de Kilyôn. Oh, une douleur telle que la tienne est insupportable!

Insensiblement, elles s'écartaient, embarrassées et confuses. Craignaient-elles que les malheurs de Noémi les contaminent si elles offraient leur aide? Ruth avançait, se

frayant un passage à travers le groupe et cherchant à attirer l'attention de Noémi.

– Ne m'appellez plus Noémi, s'écria cette dernière.

Appelez-moi Mara, car le Tout-Puissant a rendu ma vie très amère.

Sur ces mots, elle éclata en sanglots et se lamenta.

– Je suis partie dans l'abondance, mais le Seigneur me ramène à la maison les mains vides. Pourquoi m'appelleriez-vous Noémi alors que le Seigneur a provoqué ma douleur et que le Tout-Puissant a permis une telle tragédie ?

Ces femmes étaient peut-être restées trop longtemps séparées de Noémi pour partager intimement son chagrin. Elles lui offraient des paroles de compassion, mais elles hésitaient sur la manière de la consoler. Alors, elles restaient là, mal à l'aise, et échangeaient des regards entre elles, désespérées et muettes. Ruth s'avança encore et, quand le regard de Noémi rencontra enfin le sien, elle vit le soulagement détendre ses traits.

– Ruth, oh, ma Ruth, approche-toi !

Alors que Ruth avançait vers elle, les femmes se reculaient, s'écartant pour ne pas effleurer l'étrangère. Elles ne pouvaient plus l'ignorer désormais, mais fixaient ouvertement sur elle leur regard méprisant. Le rouge monta aux joues de Ruth. Les Moabites avaient-ils dévisagé Noémi de la même manière quand elle était arrivée à Kir-Hareseth ?

– Voici ma belle-fille, Ruth, la veuve de Mahlôn, dit Noémi en prenant sa main.

Ruth ressentit les tremblements de sa belle-mère. Était-ce le moment qu'elle redoutait ? Celui de présenter sa belle-fille moabite à ses amies ? Noémi avait-elle honte d'elle ? Ruth était la preuve vivante aux yeux de ces femmes

que l'un de ses fils au moins s'était détourné de son Dieu et avait pris pour femme une étrangère. Ruth s'attristait à la perspective de causer encore davantage de peine à sa belle-mère.

– Mais c'est une Moabite!

Les mots la cinglèrent comme une malédiction.

– Par sa naissance, dit Noémi.

– S'attend-elle à rester ici ?

Jamais encore Ruth ne s'était sentie si malvenue. Noémi leva le menton, serrant plus fort encore la main de sa belle-fille.

– Oui, elle restera. Elle et moi, nous vivrons ensemble.

– Mais Noémi, songe à ce que tu fais!

– Je n'aurais jamais survécu sans Ruth.

– Tu es de retour parmi ton peuple désormais, Noémi.

Renvoie cette étrangère vers les siens. Tu sais ce que prescrit la loi.

Noémi se raidit et se détourna légèrement.

– Des Égyptiens nous ont suivis jadis hors d'Égypte.

– Et vois les problèmes qu'ils nous ont causés!

– Les étrangères sont maudites de Dieu!

– Elles détournent le cœur de nos hommes de Yahvé!

– Cela suffit! s'écria Noémi. Devrais-je retrancher ce que Dieu a greffé? Ruth a choisi de m'accompagner. Elle s'est détournée de sa mère, de son père, de ses frères, de ses sœurs et de tout ce qu'elle a jamais connu pour venir avec moi à Bethléhem et adorer notre Dieu.

Toutes se turent un instant, mais Ruth savait que les mots ne pourraient convaincre ces femmes qu'elle était digne d'être acceptée. Elle devrait mener une vie exemplaire devant elles pour leur prouver qu'elle avait préféré Noémi

à son père et sa mère, et Dieu aux idoles de son peuple. Du temps. Il faudrait du temps.

– Tu es revenue pour la Pâque, Noémi. Il est bon de t'avoir à nouveau parmi nous.

Sur ces mots, les femmes se dispersèrent, abandonnant Ruth et Noémi devant le puits. Ruth pleurait doucement.

– J'ai amené la honte sur toi. J'ai rendu ton retour encore plus pénible.

– Non, dit Noémi d'un ton las. Elles se souviennent de moi avant mon départ. Mon mari s'était enrichi et j'avais toutes les raisons de me réjouir. Je pouvais rire et chanter avec elles. Aujourd'hui, mon malheur les met mal à l'aise. Si une telle tragédie a pu me frapper, elles se disent que leur tour pourrait venir. Et ce n'est pas une perspective très réjouissante.

– Tu riras et chanteras à nouveau parmi elles, mère.

Noémi hocha la tête.

– Je m'attendais à ne plus retrouver qui que ce soit, dit-elle doucement. Mais ceci, je...

Elle baissa la tête.

– Aucune ne nous a même offert un morceau de pain ou une coupe de vin.

– À cause de moi.

– Pourquoi serais-tu la seule en cause? J'ai vécu en Moab pendant vingt ans. J'ai habité parmi les adorateurs d'idoles et ouvert ma maison aux femmes étrangères que mes fils ont épousées. Aux yeux de mon peuple, je suis aussi souillée que toi. Peut-être même davantage parce que je savais.

Les yeux de Noémi s'emplirent de larmes.

– Oh, ma chérie. Tu es tout ce que j'ai au monde. Tu es la bénédiction de Dieu sur moi. Nous ne serons pas les

bienvenues chez eux, Ruth. C'est ainsi. Nous devons nous en sortir seules.

Les larmes coulèrent sans retenue sur ses joues.

– Et demain, c'est la Pâque. Comment ai-je pu oublier un jour aussi important ? La principale fête de mon peuple et j'ai...

Ruth l'embrassa. Elle serra Noémi tout contre elle et caressa ses cheveux comme elle l'aurait fait pour consoler un enfant, tout en étant consciente que plusieurs femmes les observaient depuis le seuil de leur maison. Noémi se ressaisit, mais Ruth gardait un bras protecteur autour d'elle.

– Nous trouverons un endroit où passer la nuit, mère. Tout ira mieux après une bonne nuit de sommeil.

Elles atteignirent une auberge aux abords de la ville. Ruth sortit une pièce d'une petite poche intérieure cousue dans son sac, mais quand elle la présenta à l'aubergiste, ce dernier hocha la tête.

– Il n'y a pas de place pour toi dans mon auberge.

Ruth se détourna et vit l'air hagard et découragé de Noémi. Elle était vraiment devenue « Mara » car Ruth ne l'avait encore jamais vue aussi amère.

– Nous continuerons, dit Ruth. Il y aura bien un autre endroit plus loin sur la route.

Mais ce ne fut pas le cas. La journée touchait à sa fin, et Ruth comprit qu'il n'y aurait de place pour elles nulle part à Bethléhem.

– Nous avons déjà dormi à la belle étoile, dit-elle, en s'efforçant de rester positive dans l'intérêt de sa belle-mère.

– La terre qui appartenait à mon mari n'est pas très loin d'ici, dit Noémi alors qu'elles franchissaient les limites de la ville. Il y a des grottes à proximité. Les bergers les utilisent

comme abris pour leurs troupeaux pendant les mois d'hiver, mais les bêtes seront parties à cette époque de l'année. Ils ont des contrats avec les propriétaires de terres pour faire paître leurs bêtes dans les champs après la récolte.

Les plus grandes de ces grottes étaient encore occupées par les familles des bergers. Laisser une grotte sans surveillance était une invitation pour les pauvres à y trouver refuge. Non loin de là se trouvait une autre grotte vide, trop petite pour servir d'enclos, mais bien assez grande pour protéger des éléments deux veuves seules et épuisées. Noémi entra et inspecta les alentours tandis que Ruth déballait leur literie et leurs maigres affaires.

Le pénible voyage était terminé, mais Ruth devinait que le chagrin de sa belle-mère était plus profond et plus vif qu'au cours de leur périple éreintant. Pendant toutes ces années, sa belle-mère avait rêvé de revenir chez elle, et aujourd'hui, elle se retrouvait dans un endroit misérable, sans rien d'autre que les vêtements qu'elle portait sur le dos et quelques biens de première nécessité : un fourneau, des couvertures et de l'eau. La nuit tombait. Il allait faire froid. Il leur restait peu de nourriture. Et elles ne pouvaient compter sur la pitié d'aucun parent.

Noémi s'enfonça plus loin dans la grotte et s'assit contre la paroi, fixant pensivement l'obscurité grandissante. Son visage était empreint de désespoir. Ruth se demanda si elle ressassait ses souvenirs : l'époque où son époux, ses fils et elle avaient quitté Bethléhem. Les regrets et les sentiments de culpabilité venaient-ils s'ajouter à la douleur de ses malheurs ?

« Je suis partie dans l'abondance, mais le Seigneur me ramène à la maison les mains vides... » avait-elle dit près du puits.

Ruth scruta le paysage et se demanda à quoi pouvait ressembler leur vie quand Mahlôn était enfant. Le souvenir de son mari l'envahit. Pauvre Mahlôn. Il était mort si jeune, emportant avec lui tous ses espoirs et tous ses rêves. Et il n'y aurait pas de fils pour perpétuer son nom. Elle ne pouvait toutefois pas se permettre de s'attarder sur de telles pensées, qui ne feraient que l'affaiblir et la rendre inutile pour Noémi, qui avait désespérément besoin d'elle. Être nécessaire et utile était une bonne chose.

Elle prit une profonde inspiration.

– C'est le printemps, mère. Sens-tu le parfum des fleurs?

– Nous n'avons pas ce qu'il faut pour fêter la Pâque, dit Noémi l'air sombre.

– Je retournerai à Bethléhem pour acheter ce dont nous avons besoin.

– Avec quoi? Faudra-t-il que tu mendies? Te prostitueras-tu? Ils ne te donneront rien. Tu as vu leurs regards. Tu connais déjà leur réaction.

– Il nous reste quelques pièces.

Noémi fixa sur elle son regard baigné de larmes.

– Et que feras-tu quand elles seront épuisées?

– Le Seigneur nous aidera.

– Le Seigneur nous a oubliées! s'écria Noémi en fixant éperdument les parois de leur misérable refuge. Il m'a oubliée!

Elle tira son châle sur sa tête et pleura amèrement.

Ruth pressa ses lèvres tremblantes pour contenir ses larmes. Elle refusait de pleurer devant sa belle-mère. Elle devait se montrer douce mais ferme.

– Nous sommes rentrées à la maison, mère. Nous sommes de retour parmi ton peuple. Dieu nous aidera. Il

nous a aidées à arriver jusqu'ici et il nous aidera à survivre, dit-elle en posant une main sur le genou de Noémi. Tu as dit que nous devons faire confiance au Seigneur, alors nous le ferons. Tu as dit que nous devons l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre force, et c'est ce que nous ferons. Maintenant, de grâce, dis-moi ce dont nous avons besoin pour la Pâque, demanda-t-elle la voix légèrement brisée.

Noémi baissa son châle, le visage ravagé par les larmes.

– Je ne m'en souviens même plus, Ruth. Après quelques années en Moab, Élimélek a cessé de célébrer les fêtes du Seigneur. Et je ne pouvais plus continuer seule.

Ruth s'assit à ses côtés et lui prit tendrement la main.

– Cela va te revenir. Parle-moi de ton enfance.

Tout en parlant, Noémi se détendit et se souvint.

– Nous aurons besoin d'un jarret d'agneau, d'herbes amères, d'un oignon, d'une chandelle et de grains. La fête des pains sans levain commence le lendemain. Cela va nous coûter tout ce...

– Nous avons assez.

– Que ferons-nous lorsque nous aurons tout dépensé?

– Nous vivrons un jour à la fois. Dieu prendra soin du lendemain.

Noémi secoua la tête, en pleurant à nouveau.

– Où as-tu acquis une telle foi?

Ruth lui sourit.

– À tes côtés, bien sûr!

Ruth s'en retourna donc à Bethléhem le lendemain pour y acheter tout ce dont elles avaient besoin avec les quelques pièces qui lui restaient (celles qui avaient décoré sa coiffe

de mariée), puis elle revint dans la grotte. En chemin, elle remplit l'outre au puits de la ville.

L'eau ne coûtait rien.



Le lendemain de la Pâque, Ruth donna à Noémi les derniers grains grillés.

– Je retourne à Bethléhem pour acheter quelques provisions.

– Avec quoi? Nous n'avons plus rien.

– Il me reste ceci, dit-elle en ôtant les deux fins bracelets en or qu'elle portait aux bras.

– Oh non! Mahlôn te les avait offerts!

– Tant que je vivrai, je n'oublierai jamais Mahlôn, dit-elle en embrassant la joue blême de Noémi. Ton fils voudrait-il que nous ayons faim? Repose-toi à présent, je serai de retour aussi vite que possible.

Toute la journée, l'inquiétude mina la jeune femme. Comment subviendrait-elle aux besoins de sa belle-mère quand l'argent viendrait à manquer et qu'elle n'aurait plus rien à vendre? Elle pria sans cesse en déambulant sur le marché. *Seigneur, j'ignore quoi faire. Aide-moi à prendre soin de ma belle-mère.* Ruth négocia avec quatre marchands avant d'obtenir le prix qu'elle désirait pour ses bracelets. Puis elle marchandait plus sévèrement encore pour abaisser le prix des dattes et acheter un pot d'huile d'olive, un épha de grains et une couverture supplémentaire pour Noémi, qui avait tremblé de froid toute la nuit. Ses achats lui coûtèrent tout son argent.

Elle savait que d'autres femmes dans sa situation avaient recouru à la prostitution, mais elle aurait préféré mourir

plutôt qu'amener une telle honte sur elle-même ou sur Noémi. Sa belle-mère et elle n'auraient-elles d'autre choix que de s'asseoir aux portes de la ville chaque jour pour mendier? Elle était jeune et en bonne santé. Elle pourrait peut-être se vendre comme esclave et donner l'argent à Noémi, mais qu'advierait-il de Noémi quand les vingt sicles seraient dépensés?

Seigneur, que dois-je faire? Je ferai tout ce qui est conforme à ta loi dans l'intérêt de ta servante, Noémi. Il nous reste juste assez pour tenir encore quelques jours. Montre-moi comment subvenir aux besoins de ma belle-mère, sans ajouter encore à sa honte.

Quand Ruth s'arrêta au puits pour remplir son outre, elle remarqua que plusieurs femmes décoraient leur entrée. Elles regardaient de temps en temps dans sa direction, mais aucune ne la salua. Ruth chargea ses emplettes sur son épaule pour pouvoir porter l'outre d'eau, puis s'en retourna vers la grotte.

– Les femmes accrochent des guirlandes de verdure, dit-elle à Noémi à son retour.

– Elles préparent la fête des prémices.

– Vos fêtes sont-elles nombreuses? s'étonna Ruth à haute voix. Elle s'inquiétait secrètement de la façon dont elle achèterait le nécessaire. *Oh, Seigneur, Seigneur, que dois-je faire? Je suis déjà dépassée.*

– Assieds-toi là un instant et je te décrirai les fêtes du Seigneur, dit Noémi.

Ruth s'assit à l'entrée de la petite grotte, à l'abri du soleil.

– Nous sommes arrivées à temps à Bethléhem pour célébrer quatre des fêtes du Seigneur, dit Noémi. Il y en a sept chaque année. Nous venons de fêter la Pâque et nous allons

maintenant entrer dans les six jours de la Fête des pains sans levain. L'orge est la première céréale récoltée et elle est prête pour la moisson, alors les femmes préparent la troisième fête, celles des prémices. Des hommes seront choisis pour couper des gerbes d'orge pour la procession. Les gerbes seront apportées au sacrificateur, qui les présentera devant le Seigneur. Cinquante jours plus tard, nous célébrerons la quatrième fête, la fête des Semaines, au moment où débutera la récolte du froment. Nous cuirons alors deux pains avec de la farine et du levain qui seront présentés comme offrande au Seigneur par le sacrificateur.

Le froment était cher. Ruth détourna le regard, ne voulant pas que sa belle-mère soupçonne son désarroi. Noémi devait ignorer à quel point leur situation était préoccupante. Cela n'aurait fait qu'ajouter à son chagrin.

– Il y aura encore trois fêtes du Seigneur plus tard, continua Noémi. La fête des Trompettes, le Jour des Expiations et la fête des Tabernacles.

Elle poursuivit ses explications.

Ruth s'efforçait d'être attentive et d'assimiler tout ce que Noémi lui enseignait, mais sa tête bourdonnait de détails et son esprit était embrumé par les soucis. Dans cinquante jours, Noémi et elles n'auraient plus à s'inquiéter de préparer de fête parce qu'elles mourraient probablement de faim. Elle n'avait plus rien à vendre, aucun moyen de gagner de l'argent, ni aucune opportunité de travailler. Elles n'auraient pas de froment pour cuire le pain du Seigneur, et encore moins de pain pour se nourrir.

– La loi conduit nos vies, dit Noémi. Quand nous chutons, le Seigneur nous reprend, comme moi j'ai été reprise.

Ruth aurait voulu se couvrir la tête et pleurer, mais elle restait immobile et silencieuse. Elle scrutait l'horizon en dissimulant son tourment intérieur. *Oh Seigneur, Seigneur...* Elle ne trouvait même plus les mots. Peut-être existait-il des paroles spéciales à prononcer, des ablutions et des offrandes à faire, *quelque chose* qui contribuerait à faire entendre sa prière. *Oh Seigneur, aie pitié de nous. Je veux t'obéir. Je veux servir cette femme que j'aime et qui t'aime tant. De grâce, je t'en supplie. Montre-moi ce que je dois faire.*

Noémi tendit la main.

– Tu vois ce champ en friche? Jadis il était recouvert de froment. Élimélek avait travaillé dur et la terre avait prospéré. Je revois encore les épis ondoyer doucement sous le vent et former des vagues dorées à perte de vue. Nous étions si riches. La vie était si bonne. Pendant les premières années de notre mariage, l'abondance était telle qu'Élimélek ne chassait même pas les glaneurs. Ce fut plus tard seulement qu'il refusa de les laisser venir et qu'il s'obstina à ramasser le moindre épi, jusqu'à l'extrémité de ses champs.

Sur ces mots, Noémi fronça les sourcils.

– C'est peut-être pour cela que...

– Des glaneurs? s'enquit Ruth en se penchant vers elle.

Noémi s'appuya de nouveau contre la pierre.

– Le Seigneur a commandé que personne ne moissonne jusqu'aux extrémités de ses terres. Le grain qui pousse à cet endroit est réservé aux pauvres qui viennent y glaner.

Elle regarda à nouveau le champ, troublée et pensive.

– Quand tout le monde respecte les voies du Seigneur, personne ne souffre de la faim.

Ruth ferma les yeux et baissa la tête tant son soulagement était immense. *Oh, Yahvé, tu es vraiment un Dieu de miséri-*

corde. Son cœur s'emplit d'une immense gratitude. Sa gorge se noua. Elle ne nourrissait plus aucun espoir en l'avenir. Et voilà que tout à coup, l'espoir resurgissait. Dieu ne les avait pas abandonnées! Elle rit presque de son ignorance. Elle avait grandi dans une ville et ne connaissait rien aux habitudes des fermiers. Elle avait grandi dans l'ombre de Chemosh, un faux dieu qui prenait et ne rendait jamais. Elle vivait désormais près d'un Dieu qui aimait son peuple et subvenait à ses besoins, même ceux des plus pauvres parmi les pauvres, des cœurs brisés, des pauvres en esprit.

Oh Dieu, tu es vraiment un sauveur miséricordieux et un protecteur plein de grâce! Je n'aurais pas dû oublier que tu avais gardé chacun de nos pas sur la route de Kir-Hareseth, puis par-delà les montagnes jusqu'à Bethléhem. Pardonne-moi, Seigneur. Pardonne à ta servante insensée. Comment ai-je pu croire que tu nous aurais amenées si loin uniquement pour nous laisser mourir de faim?

Le sourire aux lèvres, Ruth releva la tête et emplit ses poumons d'air frais, le cœur gonflé de gratitude et d'un étrange sentiment de complète liberté.



Et les femmes disaient...

– Pauvre Noémi. Vous souvenez-vous comme elle avait coutume de rire et comme elle semblait confiante?

– Trop confiante, si vous voulez mon avis.

– Élimélek n'était pas le seul à vouloir l'épouser.

– Vous rappelez-vous combien il était séduisant?

– Noémi a un an de moins que moi, mais elle semble déjà si âgée.

– Et maigre.

– C'est l'effet du chagrin. Un mari et deux fils dans la tombe.

– Dieu veut certainement la punir.

– Tout ce qui lui reste de ses années en Moab, c'est cette fille qui l'a accompagnée.

– Elle a tellement l'air... d'une étrangère.

– Avec son regard si noir.

– Vous a-t-on déjà parlé des femmes moabites... ?

– Non, qu'en sais-tu ?

Elles se rapprochèrent en chuchotant et en secouant la tête.

– Noémi devrait renvoyer cette fille en Moab, parmi les siens. Nous ne voulons pas de filles dans son genre par ici.

– Oui, je suis d'accord, mais laquelle d'entre nous recueillera Noémi ?

– Moi, je ne peux pas !

– J'ai à peine de quoi nourrir ma propre famille.

– Je n'ai pas de place.

– Alors qu'advient-il d'elle ?

– Dieu prendra soin d'elle.



Le lendemain de la fête des prémices, Ruth se leva de bonne heure et demanda à Noémi la permission d'aller dans les champs pour glaner.

– Tu ne seras pas la bienvenue pour beaucoup d'entre eux, Ruth, prévint Noémi, alarmée.

– Mais la loi autorise...

– Tout le monde ne respecte pas la loi. Mon propre mari et mes fils...

– Je dois y aller, mère. C'est la seule façon.

– Mais j'ai peur pour toi. Il y a des hommes dans les champs qui tenteront de profiter de toi. Ils ne verront rien de mal à agresser une Moabite.

– Alors je travaillerai avec les femmes.

– Elles ne valent pas mieux. Je ne sais pas ce que je ferais si quelque chose devait t'arriver.

Ruth la serra contre elle et l'embrassa.

– Je vais prier que le Seigneur me protège, qu'il soit comme un rempart tout autour de moi, dit-elle en souriant pour rassurer Noémi. Dieu me guidera peut-être vers le champ d'un brave homme, qui me permettra de ramasser le grain derrière ses moissonneurs. Prie pour cela.

– Tu devras être sur tes gardes.

– Je le serai.

– Ne tourne le dos à personne.

– Je ferai attention.

Noémi fléchit finalement.

– Très bien, ma fille, vas-y.

Ruth emprunta la route et entra dans le premier champ où des moissonneurs étaient à l'ouvrage, mais elle n'y resta que quelques minutes. Une autre glaneuse lui jeta une pierre au visage. Ruth poussa un cri en portant la main à sa joue. Elle s'éloigna rapidement sous les imprécations de la femme.

– Va-t'en, sale moabite! Retourne chez toi!

Ruth essuya le filet de sang de sa joue et poursuivit sa route. Les moissonneurs du champ suivant ne furent pas plus aimables.

– Catin de Moabite! Retourne donc chez les tiens et reste à l'écart de nos champs!

– Et à l'écart de nos hommes!

Quand elle voulut entrer dans un autre champ, les ouvriers la relaquèrent.

– Viens ici, ma mignonne! héla l'intendant. J'ai envie de me rouler dans les foin.

Les autres hommes éclatèrent de rire.

Ruth retourna précipitamment vers la route, le visage en feu, en proie aux quolibets des hommes et des femmes. Tout en prenant la fuite, elle les entendait l'insulter et se moquer des gens de sa race.

Ruth marcha encore et encore, longeant plusieurs champs de froment, pas encore mûrs pour la moisson. Elle arriva enfin dans un autre champ d'orge, où les hommes avaient ceint leurs reins et maniaient vigoureusement la faux. Derrière eux, des femmes liaient des gerbes d'orge. Il n'y avait aucun glaneur. Découragée, Ruth chercha à deviner l'accueil que le propriétaire réservait aux pauvres. Elle pouvait seulement espérer que l'absence de glaneurs s'expliquait par la grande distance qui séparait le champ de Bethléhem. Elle regarda prudemment autour d'elle. Le propriétaire manifestait certainement un peu de compassion car il avait fait ériger une tente où ses ouvriers pouvaient se reposer. Certains d'entre eux chantaient en travaillant.

Ravalant ses craintes, Ruth alla vers l'intendant, posté non loin de la tente. C'était un homme grand et solidement bâti, d'une attitude solennelle. Elle joignit les mains et baissa les yeux, puis se courba devant lui.

– Je te salue, seigneur.

– Que veux-tu femme?

Le cœur battant, elle releva la tête et vit qu'il la jugeait sévèrement. Lui refuserait-il le droit de glaner juste parce qu'elle était étrangère?

– Je suis venue demander la permission de ramasser les épis laissés par tes moissonneurs.

Elle supplierait s'il le fallait.

Sourcils froncés, il demeura silencieux, considérant sa requête. Puis il acquiesça et pointa un doigt vers le champ.

– Il y aura plus de grains pour toi si tu glanes aux quatre coins du champ et en bordure.

Le soulagement submergea la jeune femme. Elle soupira, soulagée et sourit.

– Merci, seigneur!

Elle se prosterna à nouveau.

– Merci!

Il eut l'air si surpris qu'elle rougit et baissa subitement la tête.

– Reste à l'écart des ouvriers, lui dit-il.

– Oui, seigneur, répondit-elle en se courbant à nouveau. Merci pour ta bonté.

Elle eut la nette impression qu'il posait un long regard sur elle alors qu'elle s'éloignait promptement. Les ouvriers l'observaient tandis qu'elle se hâtait de rejoindre le coin le plus éloigné du champ. Une femme occupée à lier des gerbes derrière les ouvriers lui jeta un coup d'œil et lui sourit. Personne ne lui jeta de pierre et ne lui adressa d'insulte. Personne ne lui fit des propositions douteuses et vulgaires. Les ouvriers de ce champ la laissèrent tranquille. Ils poursuivirent leur propre travail et recommencèrent à chanter.

Soulagée et reconnaissante, Ruth se mit elle-même au travail. Sans aucun outil, elle devait couper les tiges d'orge à mains nues. Ses mains furent bientôt couvertes d'écorchures. Elle se mit à travailler sans relâche. Au fil des heures, la chaleur devenait accablante. Les efforts constants en plein

soleil lui donnèrent le vertige. Elle s'assit à l'ombre d'un arbre près de la clôture de pierre jusqu'à ce que ses forces fussent revenues. *Je serai comme une fourmi qui entrepose le grain pendant le printemps et l'été pour en avoir en suffisance pendant tout l'hiver*, songea-t-elle, le sourire aux lèvres. Chaque heure était importante. Elle travaillait dur, reconnaissante de pouvoir s'adonner à cette tâche.

Les chants des ouvriers l'égayaient. *La terre révèle la splendeur du Seigneur... Créateur du ciel et de la terre... Roi souverain... qui nous a délivrés du Pharaon... Saint est ton nom...*

Ruth fredonnait en travaillant. Elle parvint à retenir les paroles, et se mit à chanter avec eux.



Booz avait déjà inspecté tous ses champs d'orge sauf un seul. Il chevaucha à travers champs. En passant devant eux, il saluait tous ceux qu'il reconnaissait, superviseurs et moissonneurs. Aux portes de la ville, les anciens hochaient la tête, se demandant pourquoi il éprouvait encore la nécessité de passer tant de temps dans les champs avec ses ouvriers. Ses intendants avaient depuis longtemps fait leurs preuves. Pourquoi ne pas les laisser à leur travail, et venir s'asseoir et s'entretenir avec ceux de son rang? Ils ne comprenaient pas pourquoi il aimait participer à la moisson, sans se contenter de prendre part aux réjouissances qui en marquaient la fin.

Enfant, Booz avait travaillé dans les champs avec son père, au moment où les récoltes avaient quadruplé. Et il avait aussi moissonné pendant toute sa jeunesse, quand la famine avait frappé le pays. Ce fut par la grâce de Dieu uniquement qu'il avait prospéré alors que les affaires péri-

clitaient pour tant d'autres. De nombreux paysans avaient vendu leur terre et cherché une meilleure vie ailleurs. Au lieu de se repentir et de revenir vers Dieu, ils avaient désespéré et s'étaient entêtés, remplis d'orgueil en persistant à se prosterner devant Baal et Ashtoreth.

C'est ainsi qu'Élimélek était parti. Booz avait tenté de le raisonner, mais l'homme n'avait jamais été du genre à écouter, même son proche parent. « À quoi peut bien servir la terre promise si elle ne livre plus de grain ? » Élimélek ne parvenait pas à comprendre que Dieu s'était détourné de son peuple à cause de ses infidélités. « Cesse de te prosterner devant les baals et reste ici, Élimélek. Songe à ce qui est préférable pour tes fils. Travaille ta terre. Le Seigneur ne manquera pas de te bénir si tu es fidèle », avait insisté Booz.

– Fidèle ? J'ai apporté des sacrifices. J'ai fait des offrandes.

– Dieu demande avant tout un cœur repentant.

– Pourquoi devrais-je me repentir alors que j'ai fait tout ce que j'étais supposé faire ? À quoi cela m'a-t-il servi ? Tu penses sans doute être meilleur israélite que moi, Booz, alors que ta terre est tout simplement de meilleure qualité que la mienne.

Élimélek n'avait jamais su distinguer les bénédictions qui avaient été déversées sur lui.

Booz ne voulait pas réveiller le passé, mais il se rappelait malgré lui des sentiments oubliés depuis longtemps, des sentiments qu'il pensait avoir étouffés par son dur labeur. Or, ils étaient semblables à l'hysope qui croît sur un mur de pierre. À quoi bon ressasser des paroles amères échangées vingt ans auparavant ? À quoi bon raviver la douleur et la frustration de ne pouvoir empêcher un proche d'attirer le désastre sur sa propre tête ? Élimélek n'avait pas su discer-

ner à quel point il était richement béni par Dieu, même pendant ces années de famine. Puissamment béni, mais trop aveuglé pour s'en rendre compte. Booz lui avait parlé longuement, avec insistance. Et le résultat était une relation brisée et les sentiments amers de son cousin. Maintenant, après toutes ces années, Booz revoyait depuis les portes de la ville, Élimélek emmener Noémi et leurs deux fils loin de Bethléhem.

Ah, Noémi, douce et vibrante Noémi...

Il avait tant pleuré ce jour-là, et nul ne connut la profondeur de sa peine.

Depuis lors, le Seigneur l'avait comblé d'abondance, une telle abondance qu'elle débordait naturellement sur ceux qui se trouvaient dans le besoin. Malgré la déception, sa vie avait un sens et il était reconnaissant envers Dieu pour ces longues années de prospérité. Certes, il avait toujours possédé plus que le nécessaire et savait qu'il le devait à Dieu. Même si le Seigneur lui avait refusé l'unique chose pour laquelle il avait prié avec le plus de ferveur, Booz continuait de le louer. Dieu était souverain et il n'appartenait pas à un homme de discuter ou de pleurer sur ce qu'il ne pouvait avoir. Booz trouvait de la satisfaction à accepter sa vie telle qu'elle était et à remercier Dieu.

Au détour du chemin, Booz aperçut son champ mûr pour la moisson. Les ouvriers chantaient en travaillant. Il sourit car il voulait que ses serviteurs soient heureux au labeur, et ne se contentent pas de répéter des gestes automatiques pour recevoir leur salaire. Ses gens avaient le droit de profiter de la vie et Booz faisait tout ce qu'il pouvait pour son personnel. Le plaisir de la nourriture, de la boisson et

du travail de leurs mains était assurément un don de Dieu pour les hommes et les femmes.

Une jeune femme travaillait dans le coin le plus éloigné de son champ. Il ne l'avait jamais vue auparavant, mais il sut d'après sa manière de se vêtir qu'elle n'appartenait pas à son peuple. Une Moabite. La plupart des glaneurs habitaient non loin de la ville. Pourquoi celle-ci était-elle venue de si loin ? Il descendit de cheval et attacha sa monture près de l'abri.

– Bonjour Shamash. Le travail avance bien, je vois.

– Oui, Booz. La récolte est encore meilleure que l'année dernière.

– Qui est cette fille là-bas ?

– C'est la jeune femme de Moab revenue avec Noémi.

Elle m'a demandé ce matin la permission de glaner derrière les ouvriers. Depuis, elle travaille sans relâche. Elle a seulement pris quelques minutes de repos, là-bas sous les arbres.

La belle-fille de Noémi ! Il en avait entendu parler peu après l'arrivée des deux femmes à Bethléhem. Les gens n'avaient cessé d'évoquer la jeune Moabite depuis lors.

– Elle a parcouru un long chemin pour venir glaner.

– On dirait qu'elle a passé un mauvais quart d'heure dans un autre champ.

Booz regarda son intendant.

– Alors, elle a bien fait de venir ici.

Il posa la main sur le bras de Shamash et sourit.

– Parle aux hommes et assure-toi que personne ne l'importune.

Il pénétra dans le champ parmi ses ouvriers et les salua.

– Le Seigneur soit avec vous !

– Le Seigneur te bénisse, répondaient-ils.

Lorsqu'il arriva près de la jeune femme à l'extrémité du champ, Ruth s'immobilisa et courba la tête en signe de respect. Elle évita de le regarder dans les yeux, et le salua comme une esclave saluerait son maître. Elle faisait preuve d'un respect peu commun. Booz remarqua les tiges d'orge trembler légèrement dans sa main. Il en fut ému.

– Écoute ma fille, dit-il doucement. Reste ici avec nous pour glaner ; ne va dans aucun autre champ. Reste derrière les femmes qui travaillent dans mon champ. Vois quelle partie elles moissonnent et suis-les. J'ai averti les jeunes hommes de ne pas t'importuner. Et quand tu auras soif, sers-toi de l'eau qu'ils ont puisée.

Elle leva vers lui un regard étonné.

– Merci.

Son sourire la rendit très belle.

Il plongea son regard dans ses yeux sombres et en éprouva une étrange sensation dans la poitrine. *Eh bien, qu'est-ce que ceci ?* Il se sentit légèrement embarrassé par son attirance envers la jeune femme, car il était deux fois plus âgé qu'elle.

– Pourquoi te montres-tu si bon envers moi ? demanda-t-elle d'une voix douce, teintée d'un léger accent. Je ne suis qu'une étrangère.

Et manifestement traitée comme telle car sa joue était meurtrie.

– Oui, je sais. Mais je connais aussi l'amour et le dévouement que tu as manifestés envers ta belle-mère depuis la mort de ton mari, dit-il d'une voix rendue plus grave par l'émotion. J'ai appris que tu avais quitté tes parents et ton pays pour venir vivre ici parmi des étrangers. Que le Seigneur, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu es venue prendre refuge, te récompense abondamment.

Le Seigneur manifestait visiblement une grande miséricorde envers ses enfants, comme envers Noémi, et désormais, envers cette jeune femme.

Les joues de Ruth s'empourprèrent.

– J'espère continuer à te satisfaire, seigneur, répondit-elle. Tu m'as consolée en me parlant avec tant de bonté, alors que je ne mérite même pas une place parmi tes ouvriers.

Remarquant à nouveau le coup qu'elle avait sur la joue, il demanda doucement : « Quelqu'un t'a-t-il frappée ? »

Elle fronça légèrement les sourcils et eut l'air surprise. Elle leva instinctivement la main pour couvrir la marque et baissa la tête comme pour la dissimuler.

– Seulement une petite pierre. Rien de très grave. Je suppose qu'il fallait s'y attendre.

Comme si cela excusait un tel comportement.

– Il vaudrait mieux que cela n'arrive pas dans mon champ, dit-il sévèrement.

– Oh, cela n'est pas arrivé ici, s'empressa-t-elle d'ajouter. Personne ne m'a importunée depuis mon arrivée.

Booz eut honte que l'un de ses voisins se fût comporté aussi cruellement.

Il voulait qu'elle soit en sécurité, mais il ne voulait pas qu'elle interprêtât mal ses intentions. C'était une jeune femme très avenante et il ne faisait aucun doute qu'elle avait dû être l'objet des attentions de nombreux hommes plus jeunes que lui.

– Sens-toi à l'aise parmi nous, Ruth. Tu es en sécurité ici.

Il la laissa poursuivre son travail, songeant en la quittant que le jeune Mahlôn avait fait preuve d'une sagesse peu commune en choisissant pour épouse une jeune fille telle

que celle-ci. Toutes les étrangères n'étaient pas une malédiction pour les Hébreux et ne les détournèrent pas forcément de Dieu vers les cultes dépravés des païens. Certaines étrangères avaient été intégrées au peuple élu de Dieu à cause de leur grande foi.

Sa mère Rahab était l'une d'entre elles. Elle avait abrité deux espions hébreux dans sa maison, dans les murailles même de Jéricho, et leur avait audacieusement déclaré sa foi en Yahvé, le Dieu des Hébreux. Elle avait risqué sa vie pour rejoindre Dieu et son peuple. L'un de ces espions était son père, Salmon. Et Dieu avait béni ses deux parents car ils s'étaient aimés tout au long de leur vie.

Quoi qu'il en soit, Dieu avait mis son peuple en garde contre les souffrances liées au fait de se placer sous un joug étranger. Les hommes se laissaient trop facilement séduire et détourner de Dieu par des ruses de femmes. Mais, après tout, qu'est-ce qu'un étranger ? Cette jeune Moabite était très certainement une enfant de Dieu, car elle avait prouvé sa foi en tournant le dos à Moab et en venant vivre à Bethléhem avec Noémi. Cette fille était semblable à sa mère, un rocher de foi dressé sur une montagne de gravats. Booz se demandait souvent si ce n'était pas la foi (et non uniquement le sang hébreu) qui déterminait l'élection divine, car assurément, c'était toujours Dieu qui choisissait ses enfants.

Mais peut-être Booz laissait-il à nouveau parler son ancienne blessure, cherchant à rationaliser et à justifier le choix de son père. Même après toutes ces années, il souffrait encore sous l'aiguillon du rejet. N'avait-il pas été éconduit pour ses origines cananéennes ? Certains parmi le peuple élu pensaient que la lignée d'Abraham était la seule juste aux yeux de Dieu et que la foi dépendait de la race.

Booz s'arrêta à la limite de son champ et jeta à nouveau un coup d'œil vers la jeune femme occupée à glaner derrière ses ouvriers. Elle coupait une tige ici et là et les rassemblait en grandes brassées. Ses vêtements trahissaient ses origines citadines. Pourtant, elle était là, dans son champ, affairée à son dur labeur dans la chaleur du jour, et reconnaissante de l'opportunité qu'elle avait pu saisir. Pourquoi travaillait-elle si durement ? Pour nourrir sa belle-mère israélite. Existait-il en Israël une seule jeune femme prête à faire un tel sacrifice pour une personne qui ne serait pas du sang d'Abraham ?

Une émotion inaccoutumée s'éveilla en lui, comme un plaisir mais aussi une douleur. Depuis combien de temps n'avait-il pas éprouvé ce désir ? Il sourit en se moquant de lui-même et se détourna.

Domage que Ruth fût si jeune et lui si vieux.



Ruth entendit qu'on l'appelait par son nom. Elle leva les yeux et aperçut Booz devant la tente, qui lui faisait signe d'approcher.

– Viens ici et sers-toi à manger. Tu peux tremper ton pain dans le vin si tu le veux.

Son cœur battait la chamade. Elle empila soigneusement ses épis et les laissa là où elle avait travaillé. Elle s'étonna qu'un homme de son rang remarquât une étrangère sale et en sueur, jusqu'à l'inviter à partager un repas avec ses ouvriers. Avant d'entrer dans la tente, elle se lava les mains. Elle se sentit embarrassée par les regards curieux des ouvriers. Les hommes la détaillaient de bas en haut, tandis que les femmes murmuraient entre elles.

– Puis-je m’asseoir ici? dit-elle en désignant une place libre parmi les servantes.

La fille la plus proche se poussa de côté.

– Oserais-je refuser alors que mon maître t’a invitée?

Le visage de Ruth s’empourpra. Lorsqu’elle s’assit, elle remarqua que la jeune fille reculait davantage encore, augmentant la distance qui les séparait. Joignant les mains sur ses genoux, elle courba la tête et ferma les yeux tandis que Booz bénissait le repas. Ensuite, ses voisins de table recommencèrent à parler entre eux sans faire le moindre effort pour qu’elle participe à leur conversation. Elle ne s’y attendait d’ailleurs pas. Elle fut surprise de voir le maître en personne servir ses ouvriers. Quand Booz parvint à sa hauteur, il lui servit une double portion. Elle leva vers lui un regard étonné et le vit froncer les sourcils en constatant l’état de ses mains. Elle les retira vivement et les joignit à nouveau sous la table. Avait-elle commis quelque erreur d’étiquette? Lorsqu’elle osa à nouveau lever les yeux, tous les autres détournèrent le regard et reprirent leurs conversations. Booz lui avait donné plus qu’assez pour la rassasier. Elle mit la moitié de sa double portion de pain dans son châte pour Noémi, puis coupa un morceau de la seconde portion pour le tremper dans le vin.

Progressivement, les murmures curieux se turent et les jeunes femmes se mirent à bavarder et à rire gaiement, tout comme les jeunes hommes de l’autre côté de la tente.

Ruth observait Booz à la dérobée. Il était assis avec son intendant et, malgré l’écart de statut, les deux hommes s’entretenaient comme de bons amis. L’intendant était suffisamment jeune pour être le fils de Booz. C’était un homme attrayant, solidement bâti, avec des cheveux et des

yeux sombres. Booz n'était pas particulièrement beau. Ses cheveux et sa barbe étaient parsemés de fils gris, les deux épaisses boucles de ses tempes étaient blanches. Il n'avait aucun attrait susceptible d'attirer l'attention. Mais sa bonté le poussait à s'attendrir sur la situation d'une pauvre veuve. Sa tendre sollicitude l'émut au plus profond d'elle-même. Il tourna légèrement la tête pour regarder dans sa direction. Elle baissa à nouveau les yeux. Il n'était pas convenable pour elle d'observer un homme, encore moins un homme jouissant d'un statut tellement supérieur au sien. En détournant le regard, elle vit que plusieurs jeunes gens la dévisageaient sans aucune gêne. L'un d'entre eux lui sourit. Elle s'empressa de regarder ailleurs pour le décourager.

Elle ne s'attarda pas à ce repas mais s'en retourna rapidement au champ, glanant dans le coin le plus éloigné, où elle ne risquait pas d'offenser les servantes ni d'attirer l'attention embarrassante des moissonneurs.



Booz prit Shamash à l'écart avant la reprise du travail.

– Les jeunes hommes ont remarqué la Moabite.

Shamash eut un rire discret.

– Tout homme sain de corps et d'esprit la remarquerait,

Booz.

– Assure-toi que personne ne profite d'elle.

Le sourire de Shamash s'évanouit.

– Bien sûr, acquiesça-t-il.

Booz mit sa main sur le bras de son intendant.

– Je sais que tu ne permettras pas qu'elle soit maltraitée, mais il est certain que la présence d'une Moabite dérange visiblement certains de nos ouvriers.

– Les jeunes femmes, dit-il en serrant les lèvres.

Booz ôta sa main.

– As-tu vu combien ses mains étaient meurtries ?

Shamash fronça les sourcils et scruta l'endroit où Ruth s'affairait.

– Elle n'a pas d'outil pour travailler, c'est normal !

– Exactement. Après mon départ, va lui dire de glaner directement derrière les ouvriers. Donnons à cette jeune femme le temps et l'opportunité de faire ses preuves.

Puis Booz appela tous les jeunes hommes. Ils s'assemblèrent autour de lui et il regarda chacun d'eux dans les yeux.

– Vous avez tous remarqué la jeune femme venue glaner parmi nous. Son nom est Ruth et elle subvient ainsi aux besoins de sa belle-mère, Noémi, femme de notre frère Élimélek. Laissez-la glaner le grain directement parmi les gerbes. Laissez même tomber quelques épis à son intention. Laissez-la les ramasser et ne soyez pas désagréables envers elle ! Ce que vous faites à cette jeune femme, c'est à moi que vous le faites.

Ainsi sermonnés, les ouvriers s'en retournèrent au champ. Booz enfourcha son cheval.

– Ne crains rien au sujet de la jeune Moabite, Booz, dit Shamash. Tout sera fait selon tes ordres.

Booz observa son champ et les moissonneurs occupés à faucher et à récolter les épis. Il aimait ses gens et il tenait à ce qu'ils se comportent avec respect envers les plus démunis. Ruth travaillait seule.

– Peut-être que Dieu lui sera favorable et lui donnera un jeune époux parmi notre peuple.

Il baissa les yeux vers Shamash et sourit.

– Dieu soit avec toi, mon ami.

Shamash sourit.

– Et avec toi, maître.

En s'éloignant, Booz gardait les yeux obstinément fixés sur la route de Bethléhem, se refusant le plaisir d'admirer une dernière fois la jeune Moabite affairée dans son champ. Au lieu de cela, il remercia Dieu de pouvoir l'aider, et ainsi de venir en aide à une autre personne très chère à son cœur.

Ah, douce et vibrante Noémi, la femme qu'il avait jadis rêvé d'épouser.



Ruth se redressa et regarda Booz qui s'éloignait. *Seigneur, bénis cet homme pour sa bonté envers moi et ma belle-mère. Donne-lui de la joie dans sa vieillesse.* Un sourire aux lèvres, elle se remit au travail.

L'intendant vint la voir. Elle marqua une pause et inclina la tête en signe de respect.

– Je dois te transmettre des ordres de la part de Booz, dit-il. Tu dois glaner parmi les ouvriers. Ils ne t'importuneront pas.

Elle porta le regard vers la route que Booz venait d'emprunter.

– Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi bon.

– Il existe peu d'hommes comme lui, dit-il d'un air désabusé. Le Seigneur t'a amenée dans ce champ. Puisse-t-il continuer à veiller sur toi. Et maintenant, va les rejoindre, dit-il en indiquant les autres ouvriers.

Les femmes chantaient en travaillant. *Le Seigneur est ma force, mon cantique et mon salut. Il est mon Dieu et je le louerai. Il est mon Seigneur, je l'exalterai. L'Éternel est un guerrier, oui, Yahveh est son nom...* Ruth assimila rapidement les paroles et se joignit à leur chant. Elles lui jetèrent des coups d'œil surpris et plusieurs lui sourirent. L'une d'entre elles détachait ostensiblement des épis d'orge et les laissait tomber à son intention. Ruth joignit les mains et baissa la tête en signe de gratitude.

Elle travailla jusqu'au soir, puis battit l'orge qu'elle avait récoltée. Elle obtint ainsi un demi-boisseau de grains! *Assurément, c'est toi Seigneur qui a autant pourvu!* Satisfaite de sa journée remplie de joie, elle noua les coins de son châle et chargea le grain sur son dos. Elle s'en retourna ainsi vers Bethléhem, dans la petite grotte où l'attendait Noémi.



Et les hommes disaient...

– C'est la première fois que je vois Booz s'intéresser autant à un glaneur.

– Il s'est toujours montré bon envers les pauvres.

– Il en aura fallu du courage à cette fille pour venir jusqu'ici.

– J'ai bien l'impression qu'elle a tenté sa chance dans d'autres champs avant celui-ci. Vous avez vu le coup qu'elle a reçu au visage?

– Saviez-vous qu'elle glanait pour l'une de nos veuves?

– Non.

– À mon avis, beaucoup ignorent la raison de sa présence ici.

– Et pourquoi lui jeter des pierres, alors ? La loi est claire au sujet des glaneurs.

– De même que sur les étrangers.

– La mère de Booz était étrangère.

– Et si nous laissons tout cela pour nous occuper plutôt de notre travail.



Et les femmes disaient...

– Avez-vous vu comme les hommes coupent des tiges et les laissent pour elle ?

– Les hommes savent se montrer serviables envers une jolie fille.

– Booz leur a parlé avant de s'en aller. Il leur a probablement dit de lui donner un surplus de grain.

– Alors donc, le maître s'intéresse à elle... Là. Vous voyez ?

– Quoi ?

– Shimei la regarde à nouveau.

– Eh bien, si tu ne regardais pas sans cesse Shimei, tu n'aurais rien vu.

– Je n'aime pas cette fille.

– Pourquoi ?

– Dois-je donner une raison ?

– Eh bien, moi, je l'apprécie.

– Pourquoi ?

– Parce que, contrairement à d'autres, elle travaille dur et s'occupe de ses propres affaires.



«Tout cela!» s'écria Noémi en voyant Ruth entrer dans leur abri et se décharger de son sac de grain. La jeune femme arborait un sourire lumineux. Ses yeux brillaient de bonheur.

– Où as-tu glané tout ce grain? Que le Seigneur bénisse celui qui t'a aidée!

– J'ai dit des prières de reconnaissance pour cet homme pendant tout le chemin du retour, mère. Son champ se trouve à quelque distance de la ville.

Noémi s'abstint de demander à Ruth pourquoi elle s'était aventurée aussi loin. Elle voyait la marque sur son visage et se doutait de sa réponse.

– Quel est le nom du propriétaire?

– L'homme auprès duquel j'ai travaillé aujourd'hui s'appelle Booz.

Noémi porta la main à sa gorge.

– Booz?

– Oui, Booz, dit Ruth en déballant le pain qu'elle avait mis de côté pour Noémi. Il m'a invitée dans la tente où ses servantes et ses ouvriers prenaient leur repas de midi et m'a donné une double portion! s'écria-t-elle. Je n'ai jamais entendu dire qu'un homme de son importance s'abaissait de cette manière à servir ses ouvriers.

Noémi prit le pain de ses doigts tremblants. Elle n'avait plus songé à Booz depuis son retour à Bethléhem. Elle avait tout oublié de lui. Ou peut-être avait-elle délibérément chassé cet homme de ses pensées. Le simple fait de penser à lui à présent la remplissait de honte. De nombreuses années auparavant, il était venu voir son père et avait fait une offre pour l'épouser. Elle s'était emportée dès qu'il fut sorti! Elle

avait pleuré et supplié que son père acceptât plutôt une autre proposition, celle d'Élimélek.

– Mais il ne t'a même pas encore demandée en mariage! avait rétorqué son père, rouge de colère.

– Il va le faire. Sa sœur m'a dit qu'il en avait parlé à son père.

– Booz est un homme d'une irréprochable vertu, ma fille.

En effet, mais il n'était pas le genre d'homme à faire chavirer le cœur d'une jeune fille. Elle voulait épouser un homme beau, grand, d'un caractère trempé, franc et courageux. Elle voulait Élimélek. Son nom signifiait « mon dieu, un roi ». C'était assurément un signe de son caractère. L'amour qu'elle devinait dans les yeux de Booz l'avait embarrassée. Elle avait été excédée par ses attentions, dégoûtée même. Pourquoi ne la laissait-il pas en paix? Pourquoi ne cherchait-il pas une autre fille, aussi peu avenante que lui?

Elle n'avait trouvé aucune raison susceptible de dissuader son père, sauf une, un fait qu'il semblait avoir oublié.

– La vertu de Booz est sans doute irréprochable, père, mais pas son sang.

Sa mère était Cananéenne. Et une ancienne prostituée.

Noémi baissa la tête et ferma les yeux. *Oh, Seigneur Dieu, pourquoi Booz se montre-t-il si bon!* De quelle légèreté n'avait-elle pas fait preuve envers cet homme. En osant dénigrer sa mère, une femme d'une si grande foi! Impensable! Impardonnable! Et pourtant, malgré le mal qu'elle lui avait fait, Booz avait accueilli sa belle-fille, allant même jusqu'à lui octroyer une double bénédiction. « Louez soit Dieu pour un homme tel que lui! Que le Seigneur le bénisse! » dit-elle, la gorge nouée. Elle méritait sa condam-

nation mais recevait au contraire sa compassion. Elle n'avait pas su reconnaître son mérite quand elle était jeune, mais la vie lui avait appris de dures leçons. Elle était plus âgée à présent et bien plus sage.

Une minuscule lueur d'espoir vit le jour en elle.

Elle releva lentement la tête et regarda Ruth.

– Il a montré sa bonté envers nous, et il a aussi honoré la mémoire de ton mari.

Elle discerna une certaine confusion dans les yeux de la jeune femme. Ruth avait tant de choses à apprendre sur les coutumes et les lois des Hébreux. Quelle serait sa réaction si elle lui expliquait toute la portée des obligations de Booz envers elles? Ruth allait-elle le rejeter tout comme Noémi l'avait fait bien des années auparavant, repoussée par son aspect physique et insensible à ses qualités morales? Elle n'avait jamais connu d'homme plus enclin à respecter ses engagements envers Dieu. Malheureusement, les jeunes femmes n'étaient pas souvent attirées par cette vertu.

– Cet homme est l'un de nos plus proches parents, l'un de ceux qui ont droit de rachat, Ruth.

– Il est donc normal qu'il se soit montré si gentil à mon égard.

– Non, s'empressa-t-elle d'ajouter, ne voulant pas que sa belle-fille interprêtât mal ses paroles. Booz n'est pas le genre d'homme à limiter sa bonté aux membres de sa famille, Ruth. Il s'est toujours montré bon envers tous ceux qui se trouvaient dans le besoin.

– Même les étrangers?

– Sa mère était cananéenne. En fait, elle était prostituée et vivait dans la muraille de Jéricho.

Ruth écarquilla les yeux. Noémi s'empressa d'expliquer.

– C'était une femme de grande foi, mais beaucoup ont dénigré Booz quand il était jeune parce qu'il était de sang-mêlé. Hébreu par son père et Cananéen par sa mère. Rahab avait caché deux espions envoyés par Josué avant que notre peuple prenne la terre que Dieu nous avait promise. Elle a ainsi proclamé sa foi en Yahvé et sauvé la vie des deux hommes en les faisant s'échapper par sa fenêtre le long d'une corde. Ils sont revenus pour elle et l'ont fait sortir de la ville avant sa destruction. Dès ce moment, elle a vécu parmi notre peuple. L'un des espions l'a prise pour épouse.

– Alors peut-être que Booz s'est montré bon envers moi à cause de sa mère.

Noémi était certaine que ce n'était pas l'unique raison.

– Il comprend mieux que personne que Dieu appelle à lui qui bon lui semble.

Si Dieu avait appelé Rahab à rejoindre son propre peuple, il pouvait aussi appeler une jeune veuve moabite. Elle se pencha vers Ruth.

– T'a-t-il dit autre chose ?

Booz avait-il parlé de Noémi ?

– Il m'a même dit de revenir et de rester avec ses ouvriers jusqu'à la fin de la moisson.

Noémi éprouva un grand soulagement. Booz n'aurait certainement pas encouragé Ruth s'il entretenait la rancune d'un soupirant éconduit.

– C'est merveilleux ! Fais comme il a dit, Ruth. Reste avec ses ouvriers pendant toute la moisson. Tu seras en sécurité là-bas, mieux que dans les autres champs.

Tout en mangeant le pain que Booz avait donné à Ruth, Noémi souriait intérieurement. Elle observait sa belle-fille qui versait l'orge dans un panier, en veillant à ne pas perdre

un seul grain. Il semblait finalement que tout ne fût pas perdu. Une porte restait ouverte pour que Ruth puisse connaître un avenir et un espoir. Et, si Dieu le voulait, la porte resterait ouverte aussi pour Noémi.



Noémi s'éveilla au bruit d'une chute de cailloux juste devant la grotte. Le soleil était à peine levé et Ruth gravissait la pente menant à leur refuge. Elle ramenait une grande outre d'eau.

– Tu te réveilles bien tôt, dit Ruth en souriant.

– Je pensais aller à Bethléhem aujourd'hui et bavarder avec quelques-unes de mes vieilles amies.

Ruth versa l'eau dans une grande jarre de terre cuite.

– Bien. Je suis sûre que tu leur as manqué et que vous aurez plein de choses à vous raconter.

Elle suspendit l'outre vide, se couvrit la tête de son châle et s'apprêta à repartir.

– J'essaierai d'être rentrée avant la nuit.

– Dieu soit avec toi, Ruth.

– Et avec toi mère, dit Ruth avec un large sourire.

Noémi se leva. Serrant une couverture autour de ses épaules, elle alla jusqu'à l'entrée de la grotte et regarda Ruth s'éloigner sur la route. Noémi était stupéfaite que Dieu lui eut accordé une belle-fille telle que Ruth. Elle avait renoncé à des opportunités plus qu'intéressantes. Elle avait tourné le dos à un avenir sûr à Kir-Hareseth pour venir ici à Bethléhem et vivre dans cette grotte avec une vieille femme fatiguée, désespérée et plaintive. À tout moment, sa belle-fille aurait pu retourner dans la maison de ses riches parents. Au lieu de cela, elle partait chaque matin pour

accomplir le travail des plus pauvres parmi les pauvres. Pas une seule fois, elle n'avait émis la moindre plainte. Chaque soir, elle rentrait toute souriante et débordant de reconnaissance, ramenant du grain et de bonnes nouvelles.

Booz, cet homme capable de discernement ne pouvait qu'apprécier une jeune femme telle que Ruth, dotée de toutes ces vertus, qu'elle soit ou non une Moabite.

Noémi refusa de laisser vagabonder ses pensées trop loin. Il n'était pas sensé d'échafauder des plans pour l'avenir de Ruth dans la précipitation. Noémi n'avait pas l'intention de courir à Bethléhem pour solliciter les anciens et leur imposer sa décision. Non, elle avancerait lentement. Rien ne pressait, maintenant qu'elles avaient toutes deux un abri et de la nourriture. Elle prendrait le temps d'observer, de laisser les gens apprendre à connaître sa belle-fille... car qui ne la respecterait pas en apprenant à la connaître? Y avait-il une jeune femme plus aimable que sa précieuse Ruth? Par-dessus tout, Noémi prendrait le temps de prier Dieu pour recevoir son conseil, même si c'était certainement Dieu lui-même qui avait planté cette semence d'espoir en son cœur.

Pour la première fois depuis le décès de son dernier fils, Noémi vit ce que la vie pouvait lui réserver à l'avenir, au lieu de ce que la vie lui avait réservé par le passé.



Et les femmes disaient...

– Je trouve qu'elle est jolie.

– C'est parce que tu l'apprécies.

– Tu es jalouse parce que Rimon, Netzer et Tirosh ont voulu parler avec elle aujourd'hui.

– Avez-vous remarqué qu'elle ne travaillait jamais près des hommes?

– Elle ne leur accorde pas la moindre attention.

– Elle doit avoir été très amoureuse de Mahlôn.

– En tous les cas, elle est très fidèle à sa belle-mère.

– Ma mère m'a dit que Ruth venait au puits très tôt chaque matin et rapportait de l'eau à sa belle-mère avant de venir dans les champs.

– Alors elle doit se lever bien avant l'aube.

– Shamash garde l'œil sur elle.

– Comme tous les hommes!

– Personne ne voudra épouser une Moabite qui a déjà eu un mari.

– Je serais vraiment désolée si Ruth et sa belle-mère devaient passer le reste de leurs jours dans cette grotte.

– Elles vivent dans une grotte?

– Celle qui se trouve juste au-dessus de la ville, là où les bergers gardent leurs troupeaux en hiver. Tu ne le savais donc pas?

– Je pensais qu'elles vivaient en ville.

– Noémi passe son temps en ville, à visiter ses amies et à faire du troc.

– Qu'est devenue la maison de son mari?

– Mon père dit que le mari de Noémi l'avait hypothéquée, ainsi que toutes ses terres, avant d'emmener sa famille en Moab.

– Tout le monde ne parle que d'elles.

– Surtout de Ruth, j'imagine.

– Tu es jalouse!

– Je ne suis pas jalouse!

– Alors pourquoi la méprises-tu autant?

– Les étrangères éveillent les pires instincts chez les hommes.

– Les étrangères n'ont pas pour habitude de fréquenter la maison de Dieu.

– Maintenant tu prétends qu'elle serait prosélyte?

– Ruth assiste à chaque sabbat avec sa belle-mère. Elle boit littéralement les paroles de la loi lues par le sacrificateur. Elles se tiennent à l'arrière, avec les autres veuves. C'est probablement la raison pour laquelle tu ne l'as jamais remarquée. Tu es toujours à l'avant, le nez contre le rideau pour pouvoir observer Netzer.

– Tu peux parler, Tirzah, tu ne vaux pas mieux à loucher sur Lahad toute la journée.

– Est-ce ma faute s'il est si beau?

Les jeunes femmes franchirent les portes de Bethléhem en éclatant de rire.



« Il n'est pas marié? » répéta Noémi, surprise. Cette information de la bouche de Sigal, une ancienne amie, lui donnait vaguement mauvaise conscience.

– Quel problème peut-il donc avoir pour ne pas s'être marié à son âge?

– Aucun, répondit Sigal en versant de l'orge dans un plat pour la piler. Il n'a probablement jamais eu le temps de chercher une épouse. Il a consacré toute sa vie à faire prospérer ses entreprises. Booz ne ressemble pas aux autres propriétaires. Il se rend aux champs chaque jour. Et quand il n'y va pas, il se tient aux portes de la ville pour aider à résoudre les litiges.

– À quoi bon toutes ses propriétés, s'il n'a pas d'héritier?

– Il n'est pas encore au tombeau, Noémi. Il peut encore se trouver une épouse s'il en a l'idée. Crois-moi, des tas de pères jetteraient leur fille à ses pieds s'il évoquait la question du mariage. Il est devenu l'homme le plus riche de Bethléhem.

– Et probablement le plus seul.

Sigal éclata de rire.

– Booz n'a pas le temps d'être seul.

– C'est pourtant dommage qu'il ne soit pas marié.

– Il attend peut-être la femme idéale, belle et intelligente, qui aurait la foi de sa mère. Certains hommes entretiennent des attentes si exigeantes qu'elles ne pourront jamais être satisfaites.

– Certains hommes veulent une femme qui les aime.

– Booz est aimé et respecté de tous à Bethléhem.

– Je veux dire qu'il attend peut-être qu'une femme tombe amoureuse de lui.

– J'en doute. La plupart des hommes savent que l'amour prend du temps. Tant que la femme respecte son époux, il y a toutes les raisons d'espérer un mariage heureux.

– Tu es une femme de bon sens, Sigal.

– Je l'ai toujours été.

Noémi ne pouvait s'empêcher de se poser des questions. Avait-elle blessé Booz à ce point qu'il n'avait jamais osé demander une autre femme en mariage? Cette pensée l'affligea. Ce n'était certainement pas la raison pour laquelle il était demeuré sans épouse. Booz était trop sensé pour renoncer à un mariage juste à cause d'une fille stupide.

Devrait-elle lui poser la question?

Son cœur s'arrêta de battre. Non! Jamais! Elle ne pouvait dire un seul mot du passé sans embarrasser Booz et peut-

être même compromettre leur avenir. Elle voulait effacer la peine qu'elle lui avait infligée tant d'années auparavant. Quelles que soient les raisons pour lesquelles Booz n'avait pas pris d'épouse, elle était triste à la pensée qu'il vivait seul. Un homme n'était pas fait pour la solitude. Et certainement pas un homme tel que lui. Dieu l'avait béni financièrement. Ses terres et ses biens avaient prospéré au-delà de toute espérance. Mais il semble que Dieu lui réservait encore une autre bénédiction, bien plus exaltante et qui allait le combler : une épouse qui lui donnerait des fils. Booz devait fonder sa propre famille.

– Je me souviens d'une rumeur qui circulait il y a bien des années, dit malicieusement Sigal, en pilant le grain. Au sujet de Booz et de toi.

Elle adressa un sourire narquois à Noémi.

– Les rumeurs ne valent pas le sable sur lequel nous marchons, répondit Noémi.

Si jamais cette rumeur était ravivée, elle ne ferait qu'humilier un bien brave homme.

– Élimélek a versé à mon père le prix de la mariée quand j'avais quatorze ans.

– Toutes les jeunes femmes t'enviaient. Élimélek était très beau.

– M'ont-elles enviée lorsqu'il a hypothéqué nos terres et qu'il nous a emmenés, mes fils et moi, loin de Bethléhem ?

Surprise, Sigal battit des paupières.

Noémi s'étonna de sa propre rudesse.

– Je regrette, Sigal. Même après toutes ces années, je me souviens encore de l'amertume de ce jour.

Sigal cessa de piler le grain et posa une main sur celle de Noémi.

Ruth

– J’ai souvent pensé à toi pendant toutes ces années.

Les larmes emplirent les yeux de Noémi.

– J’ai eu le mal du pays chaque jour.

Elle prit une profonde inspiration, puis poussa un soupir de soulagement.

– Cependant, dans tous mes malheurs, le Seigneur m’a bénie avec Ruth.

– C’est vrai, dit Sigal. Elle t’aime comme si tu étais sa propre mère.

– Je ne pourrais pas l’aimer davantage si elle était de ma chair.

– Dieu t’a consolée à travers elle, Noémi. Tout le monde dit qu’elle est une jeune femme d’excellence.

Noémi se réjouissait. Ruth n’était plus considérée comme « la Moabite ». Le Seigneur lui-même était assurément intervenu pour que ses vertus fussent remarquées par les habitants de Bethléhem.

Une question subsistait : Booz avait-il remarqué ces vertus chez la jeune moabite ?